

ÉCOLE VÉTÉRINAIRE NATIONALE D'ALFORT

Année 1932

No

70

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1932

PAR

Henri HANTZ

Né le 4 Juillet 1891 à BRIOUDE (Hte-Loire)

LA PRODUCTION MULASSIÈRE DU MAROC ET SON AMÉLIORATION

JURY

Président : M. L. TANON, Professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs : M. DECHAMBRE. } Professeurs à l'Ecole Nationale Vétéri-
M. ROBIN. } naire d'Alfort.

PARIS

VIGOT FRÈRES, EDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1932



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547518_0016

LA PRODUCTION MULASSIÈRE
DU MAROC
ET SON AMÉLIORATION

ÉCOLE VÉTÉRINAIRE NATIONALE D'ALFORT

Année 1932

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLÔMÉ D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1932

PAR

Henri HANTZ

Né le 4 Juillet 1891 à BRIOUDE (Hte-Loire)

LA PRODUCTION MULASSIÈRE
DU MAROC
ET SON AMÉLIORATION

JURY

Président : M. L. TANON, Professeur à la Faculté de Médecine.

<i>Assesseurs</i> : M. DECHAMBRE. M. ROBIN.	} Professeurs à l'Ecole Nationale Vétéri- naire d'Alfort.
--	--

PARIS

VIGOT FRÈRES, EDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1932

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE

Directeur : M. E. NICOLAS

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire des Ecoles Vétérinaires, P.-J. CADIOT, H. VALLÉE.

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

	MM.
Anatomie descriptive des animaux domestiques.....	BRESSOU.
Physiologie, thérapeutique générale.....	MAIGNON.
Physique et Chimie médicales, toxicologie, pharmacie.	NICOLAS.
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique ; Zoologie	HENRY.
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique ; sémiologie et propédeutique, jurisprudence	ROBIN.
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique ; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure.....	COQUOT.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique ; médecine opératoire, obstétrique.....	LESBOUYRIES.
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique.....	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique ; autopsies	PETIT.
Zootéchnie et économie rurale.....	DECHAMBRE
Agronomie, botanique et hygiène ; matière médicale..	{ DECHAMBRE et HENRY.
Industrie et contrôle des produits d'origine animale...	
	VERGE.

Professeur agrégé : M. LESBOUYRIES

Chef de travaux agrégé . M. SIMONNET

Chefs de travaux :

MM. MONVOISIN, MOUSSU (R.), GORET, VALADE, BRION.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.



A MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

Qui nous a fait le grand honneur d'accepter la Présidence de notre Thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR DECHAMBRE

Très respectueux hommage.

En reconnaissance de son précieux enseignement et de l'accueil bienveillant qu'il nous a réservé en son laboratoire.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR ROBIN

Respectueux hommage.

LA PRODUCTION MULASSIÈRE DU MAROC ET SON AMÉLIORATION

Introduction

L'étude qui va suivre a pour objet d'exposer la situation actuelle de la production mulassière du Maroc, de faire ressortir son importance économique et la nécessité de son amélioration.

Après avoir parlé des deux espèces souches — âne et jument indigènes —, nous décrirons le mulet marocain, son élevage, ses aptitudes, ses débouchés et nous consacrerons un chapitre particulièrement détaillé à son emploi dans l'armée.

Dans la deuxième partie de cette étude, nous traiterons tout ce qui se rapporte à son amélioration. Après avoir relaté les efforts tentés jusqu'ici, ainsi que les résultats obtenus, nous essaierons de faire le point sur la question et de déterminer les directives générales de cet élevage.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'âne marocain

Origines. — Caractères morphologiques. — Effectif et répartition. — Production et élevage. — Aptitudes et modes d'utilisation. — L'âne marocain étalon mulassier.

ORIGINES

Les ânes qui peuplent le Maroc sont du même type que ceux d'Algérie-Tunisie, et appartiennent à la race dite « africaine » (Samson), ou mieux « circum-méditerranéenne » (Dechambre), car on en retrouve les caractères chez les ânes communs de l'Europe méridionale (Italie en particulier).

Il est difficile de se prononcer sur leur origine, mais il est probable qu'ils sont bien autochtones et descendent de ces ânes sauvages qui, au dire de plusieurs auteurs grecs anciens (Pline, Elie, Oppien), abondaient jadis dans l'Afrique du Nord, vivant en bandes dont chacune était commandée par un mâle, souvent pourchassés par les cavaliers du pays, qui les capturaient au lasso ou les tuaient volontiers pour manger leur chair. Mais l'aspect de ces ancêtres n'est pas décrit avec précision ; tout au plus sait-on qu'ils devaient être de robe gris cendrée (tels les onagres).

Des ossements d'âne ont bien été recueillis dans certaines grottes « à mobilier néolithique » d'Algérie (grotte d'Oran, de Saïda, du Grand Rocher près Alger) ; et, sur quelques gravures rupestres, il est possible de reconnaître, d'après Pomel (Equidés) « un âne qui, s'il n'est pas l'*africanus* actuel, n'en est pas très différent ». Mais on ne saurait spécifier s'il s'agit d'ânes sauvages ou domestiqués.

Ce qui apparaît certain (Gsell), c'est que la domestication de cette espèce était déjà réalisée en Egypte dès le quatrième millénaire avant J.-C. Au ^{xiii}^e et au ^{xii}^e siècle avant J.-C., les Lybiens, habitant entre la vallée du Nil et la grande Syrte, utilisaient des ânes, et « il est permis de croire, écrit cet auteur, que les Berbères apprirent d'eux les services que pouvaient rendre ces précieuses bêtes de somme et de selle. »

CARACTÈRES ETHNIQUES ET MORPHOLOGIQUES.

Les caractères ethniques de l'âne marocain peuvent se schématiser ainsi :

Format ellipométrique, proportions médiolignes, profil convexe, extrémités fines.

La taille est variable, mais généralement petite. Elle oscille autour d'un mètre, s'abaisse parfois à 80 centimètres, mais n'atteint que bien rarement 1 m. 25, tout à fait exceptionnellement 1 m. 30.

La tête est assez forte, plutôt longue (dolichocéphale).

Le crâne et le front sont étroits, nettement bombés; les arcades orbitaires très accusées. Le profil céphalique, arqué dans sa partie supérieure, est souvent concave au niveau du chanfrein. Les oreilles sont relativement longues, toujours supérieures à une demi-tête, sans touffes de poils, bien portées, peu divergentes. L'œil est petit, effacé ; les naseaux étroits ; les ganaches chargées. La bouche est mince, toute l'extrémité de la tête est amenuisée.

A une encolure droite, plate et légère, succède un garrot peu développé ; le dessus est très soutenu ; la croupe est courte, ogivale, déclive ; la poitrine est étroite, mais assez profonde.

Les membres sont graciles, finement disséqués, nerveux, durement trempés et se terminent par de minuscules sabots à corne résistante.

La peau est relativement fine ; le poil, bourru et mi-long chez le jeune animal, est relativement court, mais assez grossier chez l'adulte.

La robe offre très peu de variations : le plus souvent grise, avec une raie foncée sur la longueur du dos, coupée d'une bande cruciale, et parfois des zébrures aux membres ; tantôt brune ou châtain, rarement alezane ; dans tous les cas, presque toujours lavée de blanc grisâtre au ventre et à la face interne des cuisses, ainsi qu'autour du nez et des yeux.

PHYSIOLOGIE GÉNÉRALE ET TEMPÉRAMENT.

Par son caractère calme et patient, sa sobriété, sa force de résistance, sa sensibilité obtuse et ralentie, l'âne marocain participe à la physiologie générale de son espèce. Mais on peut dire qu'il en accuse à un degré remarquable la vigueur, l'endurance et l'agilité.

EFFECTIF ET RÉPARTITION.

Le Maroc est peuplé d'une multitude d'ânes, dépassant de beaucoup le chiffre d'un demi-million. Le dernier recensement (1930) donnait, par régions, les chiffres suivants :

RÉGIONS	ANES appartenant à Européens	ANES appartenant à Indigènes	POPULATION MAROCAINE
Oudjda	235	24.071	142.880
Taza	109	14.135	197.819
Fès	296	46.479	448.442
Meknès	340	34.097	306.960
Gharb	339	30.093	183.641
Rabat	353	27.812	203.642
Chaouïa	488	82.235	404.557
Doukkala	191	61.704	312.434
Abda	156	42.862	244.992
Marrakech	344	90.386	1.523.700
Agadir	3	20.251	
Mogador	39	12.088	93.677
Tadla	59	36.946	
Oued-Zem	20	15.753	61.890
Totaux...	2.972	538.012	4.124.434

Total général : 540.984.

En 1931, la statistique donne le chiffre de : 576.413.

Cet effectif considérable est, comme on le voit, presque entièrement aux mains des indigènes, qui possèdent 1 âne pour 7 habitants.

Proportionnellement à l'importance de la population humaine, c'est dans les régions d'Oued-Zem (1 pour 4 habitants), puis dans les Abdas et des Doukkalas (1 pour 5 habitants), que les ânes sont les plus nombreux. C'est aussi dans les Abdas qu'on trouve les plus grands et les plus beaux baudets.

PRODUCTION ET ÉLEVAGE.

La production et l'élevage sont des plus primitifs.

Les accouplements pour la plupart non surveillés, un manque absolu de soins, une alimentation fruste et suivant,

comme pour toutes les espèces domestiques, les fluctuations saisonnières de la végétation ; en un mot, une absence totale de méthode dans la production, ainsi que la sereine inaptitude du Marocain à corriger les influences naturelles, expliquent le manque d'homogénéité de la race asine commune indigène et surtout les variations désordonnées de son format.

Les mâles ne sont jamais castrés et vivent en promiscuité constante avec les ânesses. Les produits résultent, sauf exceptions, de saillies de hasard, effectuées en liberté, tantôt au douar et tantôt sur le souk.

Les ânesses pleines travaillent, comme les juments, jusqu'au terme de la gestation. Le jeune ânon suit sa mère partout, gambadant près d'elle autour de la haïma, ou l'accompagnant tout au long des pistes. Vers la fin de sa deuxième année, parfois même plus tôt, il commence à rendre des services, portant des enfants, puis son maître, puis le « chouari » plus ou moins chargé. Comme nourriture, il doit se contenter de ce qu'il trouve, dans une nature généreuse ou ingrate selon les saisons, mais dont les végétaux les plus ligneux ne le rebutent pas, heureux si son maître, pas trop « mesquine » lui octroie quelques poignées d'orge.

Cette alimentation précaire, la vie rude sous le vent froid ou le soleil brûlant, sans abri contre les plus dures intempéries, font, de l'âne marocain, un animal d'une sobriété et d'une rusticité incomparables.

APTITUDES ET MODES D'UTILISATION.

Le bourriquet vulgaire est l'auxiliaire irremplaçable du plus pauvre fellah qui, l'utilisant au maximum, abuse souvent de sa force et de sa résignation.

Il faut voir, les jours de souk (marché) l'innombrable flot d'ânes, étonnamment chargés, qui déferle sur les pistes.

Les uns servent de monture ; d'autres ploient l'échine sous le chouari débordant de marchandises ; certains disparaissent, enfouis sous la volumineuse charge de teben, de branches ou de roseaux, qu'ils entraînent à pas menus.

Des matériaux les plus hétéroclites, des objets les plus disparates, l'indigène sait réaliser sur le dos de son âne l'équilibre le plus inattendu. Et sous une charge de 60 à 120 kilos, ce petit animal à la trempe d'acier, couvre, d'une marche agile et infatigable, des distances de 15 et 30 kilomètres. Mais il s'adapte encore à bien d'autres usages. Il sert, à l'occasion, de moteur pour la « noria », de tracteur pour la charrue ; et on peut le voir encore, au dépiquage du grain, piétiner la moisson des jours entiers.

Pendant la guerre de 1914-1918, de nombreux ânes marocains furent employés sur le front et servirent à transporter les vivres, les munitions, les approvisionnements de toutes sortes. Chaque âne, équipé du chouari, portait une charge de 70 jusqu'à 100 kilos et remplaçait ainsi au moins 7 hommes de corvée. Très docile, adroit, peu exigeant pour sa nourriture, impassible sous les balles et les obus, et, grâce à sa petite taille, circulant facilement dans les boyaux, cet animal rendit, à peu de frais, de très appréciables services.

Aux opérations du Riff (1925-1926), de nombreux ânes furent aussi utilisés, en « convois auxiliaires », pour le ravitaillement des postes.

L'ANE MAROCAIN, ÉTALON MULASSIER.

A côté du type ordinaire, du bourriquot toujours à la peine et chichement alimenté, on trouve, dans toutes les régions du Maroc et particulièrement dans la tribu des Abdas (Safi), quelques sujets remarquables par leur taille, leur ampleur, leur membrure plus forte et leur aspect mieux soigné.



Type d'âne marocain, photographié à Témara

Mensurations :

Taille	1 m. 10
Tour de poitrine...	1 m. 30
Tour de genou....	0 m. 20
Tour de canon.....	0 m. 13



Un baudet marocain étalon rouleux, photographié à Khémisset

Ceux-ci ne partagent point le sort misérable de leurs congénères. Employés comme reproducteurs, ils sont une source directe de revenus pour leur propriétaire, qui les ménage et les nourrit.

Ces ânes dépassent souvent 1 m. 20, atteignent parfois 1 m. 30, exceptionnellement 1 m. 35. Leur robe est le plus souvent brun foncé, lavée de gris autour du nez, des yeux, sous le ventre et à la face interne des cuisses, ce qui est la livrée classique des ânes plus septentrionaux (Espagne).

Et en effet, si beaucoup d'entre eux ne sont que des ânes marocains sélectionnés et grandis par la copieuse alimentation dont ils bénéficient en raison de leurs fonctions spéciales, il en est qui, non seulement par leur robe, mais encore par leur format, leur silhouette et leur facies, révèlent bien l'empreinte de la race ibérique. Il est probable qu'à la faveur des migrations humaines entre la péninsule et l'Afrique du Nord, ânes et ânesses espagnols introduits au Maroc se croisèrent fréquemment avec la race autochtone et créèrent des souches métisses, dont nous retrouvons aujourd'hui la descendance.

Quoi qu'il en soit, il est certain que par la seule sélection, jointe à de bonnes conditions d'hygiène et de nourriture, on pourrait obtenir au Maroc des baudets d'un format moyen, qui feraient, pour le pays, d'excellents reproducteurs mulassiers.

Mais dans l'état actuel des choses, ces ânes sélectionnés sont encore bien rares. Tout au plus les compterait-on par quelques centaines parmi ces baudets rouleurs qui, dans les douars ou sur les souks, vont, chaque printemps, faire la monte des juments destinées à la production du mulet.

Comme ils sont les dangereux propagateurs de la dourine, ces ânes font l'objet d'une surveillance attentive de la part des vétérinaires-inspecteurs de l'élevage, et, ainsi que nous le verrons plus loin, la législation qui les concerne vient

d'être particulièrement renforcée. Aussi, devant ces mesures de police sanitaire, ont-ils peu à peu déserté les souks où ils opéraient autrefois régulièrement, en toute tranquillité.

Maintenant, presque toujours ils fonctionnent clandestinement, dans l'intérieur des douars, échappant à notre surveillance. Le prix des saillies est variable selon les baudets. Sur le souk, la saillie se paie de 2 à 5 douros (10 à 25 fr.); mais au douar, elle donne lieu à des transactions en nature, se traduisant en partie par de copieuses rations d'orge pour le baudet. Celui-ci fait le plus grand nombre possible de saillies, jusqu'à dix par jour et même davantage, au grand détriment de sa fécondité. Bien qu'il soit en général assez ardent, la monte est parfois facilitée par diverses pratiques (présence d'ânesses, excitations manuelles du baudet et de la jument), à l'occasion desquelles se donne libre cours la patience légendaire du Marocain.

PRIX.

Le prix commercial d'un âne indigène est très variable, selon l'âge et le format, comme aussi selon ses aptitudes.

De 100 à 400 francs pour l'âne commun, plus ou moins fort, employé comme bête de somme, il dépasse parfois 800 et 1.000 francs pour les baudets de choix réservés à la monte.

EXPORTATION.

A titre d'expérience, et sur la demande des Gouverneurs généraux du Soudan et de la Guinée, quelques baudets marocains ont été expédiés à ces colonies, pour y être employés comme étalons mulassiers.

Ces baudets, choisis par une Commission du Service de l'Elevage, répondaient aux conditions suivantes :

Age : 4 à 5 ans.

Taille : 1 m. 20 à 1 m. 25.

Robe : grise plus ou moins foncée, raie de mulet, bande cruciale.

Ils devaient être étoffés, vigoureux, ardents à la saillie.

Il fut ainsi expédié au Soudan, en août 1923, 5 baudets marocains. Leur achat et leur expédition revinrent, tous frais payés au total de 3.500 francs, soit 700 francs par baudet.

Deux autres étaient dirigés sur la Guinée en décembre 1924, mais le prix d'achat avait sensiblement augmenté et atteignait 1.400 francs. Les frais d'achat et d'expédition revinrent à 3.124 francs, soit environ 1.560 francs par baudet.

En juillet 1931, 5 ou 6 baudets sont à nouveau demandés pour le Soudan, ce qui semble signifier que les premiers y furent appréciés, mais, à vrai dire, nous manquons de renseignements précis, tant sur la façon dont ils s'acclimatèrent, que sur leur production.

CHÂPITRE II

La jument mulassière du Maroc

Le cheval marocain. — Ses origines. — Ses caractères ethniques et morphologiques. — Les aptitudes mulassières de la jument.

Le cheval marocain appartient à la race barbe (syn. berbère), répandue dans toute l'Afrique septentrionale (ou Berbérie) (Synonymie: race barbe, race africaine de Sanson, race mongolique de Piètlement).

Les origines de cette race ne sont pas établies avec certitude. Les archéologues s'accordent cependant à reconnaître l'absence d'ossements équins dans les stations paléolithiques ou même néolithiques anciennes explorées jusqu'ici, tant au Maroc qu'en Algérie-Tunisie. Le cheval, semble-t-il, n'aurait donc été introduit dans la faune de l'Afrique du Nord qu'à la faveur de migrations humaines, relativement récentes.

D'après Piètlement, le cheval barbe serait originaire de l'Asie centrale, où il aurait été domestiqué par les Proto-Mongols. Ceux-ci l'auraient introduit en Asie-Mineure, puis, sous la poussée des Aryas, en Egypte, d'où il aurait ensuite envahi toute l'Afrique du Nord.

La diffusion de la race arabe (syrienne) en Berbérie ne paraît pas dater de très loin et ne remonterait qu'à l'invasion musulmane du VII^e siècle.

CARACTÉRISTIQUES ETHNIQUES.

La race barbe est du type eumétrique-médioligne, à profil convexe. Mais ce type schématique s'est diversifié sous l'influence changeante de l'habitat, des méthodes d'élevage, des mélanges plus ou moins désordonnés avec les races importées, enfin des croisements méthodiquement poursuivis depuis le début de notre colonisation.

Au Maroc, le cheval indigène, peu influencé par les mélanges extérieurs et souvent avili par un élevage fruste et insouciant, se révélait, lors de notre occupation du pays, assez inférieur en modèle et en qualité à son voisin et frère de race, le barbe d'Algérie, objet de plus de soins et d'avantage métissé d'arabe.

Aussi, les Haras marocains, créés dès 1912, s'efforcèrent-ils de l'améliorer, soit en le croisant avec des étalons choisis parmi les barbes les mieux racés d'Algérie, soit en lui infusant du sang arabe, ou même, ce qui fut une erreur du début, du sang anglais.

Depuis plus de vingt années que fonctionnent une quarantaine de stations de monte réparties dans le Maroc pacifié, avec un effectif de 250 à 300 étalons, une moyenne annuelle de 3.000 produits environ a été enregistrée. Selon les géniteurs employés et aussi la valeur professionnelle des chefs de station, d'excellents résultats ont été obtenus, à côté de produits moyens ou d'autres tout-à-fait médiocres, inévitables déchets d'une méthode zootechnique flottante en ses débuts, mais qui semble actuellement orientée dans la bonne voie : recours prédominant à l'étalon barbe et arabe-barbe, infusion restreinte de sang arabe, exclusivement aux modèles déjà améliorés.

Mais nous ne voulons pas insister sur ce sujet qui ne se rapporte qu'incidemment à notre étude.

Laissant donc à part tout ce qui, dans la population che-

valine du Maroc se prévaut désormais de cartes d'origine et constitue l'amorce d'un futur métissage, nous rappellerons seulement les caractères du cheval marocain non amélioré, de la plèbe, chez laquelle on peut trouver d'excellents types mulassiers.

Le profil céphalique est variable, le front tantôt bombé, tantôt plat ; le chanfein souvent busqué. La tête est chargée en ganaches, les oreilles sont plutôt fortes, l'encolure assez massive, le garrot saillant, le dos court et droit.

La croupe est fortement avalée, la poitrine assez descendue, mais la côte est plate. Les membres, assez larges aux jointures, sont souvent légers dans leurs canons ; ils manquent de sécheresse et de trempe et sont rarement d'aplomb.

La taille moyenne est de 1 m. 50 ; elle varie de 1 m. 45 à 1 m. 60.

Ce cheval a l'aspect commun, l'air mou, et cependant il étonne souvent par l'énergie de ses allures.

Une alimentation irrégulière, que le fatalisme indigène ne se soucie point d'améliorer ; un élevage sans soins sous un climat aux dures alternatives, ont donné à cette race une endurance, une rusticité à toute épreuve.

On observe, autour du type moyen, quelques variations dues aux différences de sol, de conditions atmosphériques et de végétation.

Dans les plaines humides du littoral, où le calcaire ne manque pas (Gharb, bassin du Sebou, tribu des Beni-Ahsen) le format augmente ; on trouve un cheval assez grand, fortement charpenté, épais, un peu mou. En pays montagneux (Teddars), le cheval a moins de taille et d'ampleur. Souvent étriqué, heurté dans sa conformation, il a, par contre, les tissus plus fins et plus de vivacité.

Le plus beau des barbes marocains est le cheval du Haouz (plaine de la région de Marrakech) qui, avec une taille attei-

gnant 1 m. 55 à 1 m. 60, a de l'étoffe, une tête expressive, des formes arrondies, une puissante membrure.

APTITUDE MULASSIÈRE DE LA JUMENT MAROCAINE.

La production du mulet est connue de longue date en Afrique du Nord, où elle fut particulièrement poussée par les Carthaginois, puis par les Romains. Les musulmans eux-mêmes élevèrent de tout temps ce précieux animal qu'ils utilisaient comme bête de somme. La jument marocaine a donc derrière elle un long passé de production mulassière.

Avec sa tête commune, mal coiffée d'oreilles longues, velues, plus ou moins tombantes, son air lymphatique, ses formes empâtées, son ventre volumineux, ses tissus épais, son poil long et hirsute, il est certain qu'elle manque de distinction et qu'on l'estime volontiers plus apte à engendrer des mules que digne de recevoir le noble sang arabe.

La réalité ne dément point les apparences ; la jument marocaine est une bonne mulassière. Elle accepte très bien le baudet, et donne avec lui un fort pourcentage de production.. Ainsi, alors qu'en Poitou, les cinq dixièmes seulement des juments données au baudet sont productives (Sausseau), en Algérie, d'après Trouette, le pourcentage de production atteindrait les sept dixièmes.

Nul doute qu'au Maroc cette aptitude mulassière soit aussi accusée, car elle apparaît comme une caractéristique de la race barbe ; cette race que Sanson voulait voir apparentée à l'âne, les barbes n'ayant, disait-il, que cinq vertèbres lombaires, comme les ânes, et manquant parfois, comme ceux-ci également, de châtaignes aux membres postérieurs. (En réalité, il ne s'agit là que de simples anomalies et non d'un caractère zootechnique.)

On pourrait, d'autre part, faire remarquer que la grande majorité des cas de fécondité chez la mule ont été signalés

sur des produits de juments orientales (barbes). Outre la fameuse mule d'Hérodote, citons celle qui provenait du train des équipages d'Orléansville et qui, transplantée au Jardin d'acclimatation de Paris, y fut fécondée successivement par deux étalons barbes, un âne et un zèbre. Citons aussi une mule appartenant à M. Cadéo, à Bône, et qui eut deux produits : un mulet en 1912, une jument en 1913 ; enfin, une mule appartenant à M. Graux, à Oudjda, et qui mit bas, en 1927, un mulet. On peut y ajouter une mule marocaine signalée à Settat, en janvier 1932, comme ayant accouché d'un mulet.

Au dire des Arabes, la fécondité de la jument serait même plus grande avec le baudet qu'avec l'étalon cheval. Aussi, beaucoup de juments paraissant stériles avec les chevaux, sont-elles soumises à l'âne pour être rendues fécondes et même, dans certaines tribus, rapporte Geoffroy Saint-Hilaire, toutes les juments primipares portent des muletons ; ainsi le veut la coutume consacrant leur fécondité.



CHAPITRE III

Le mulet marocain

Caractères généraux. — Morphologie. — Statistiques de la population mulassière du Maroc. — Elevage indigène. — Utilisation du mulet chez l'indigène, chez le colon, dans le commerce et l'industrie, dans l'armée.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX.

Produit du petit âne d'Afrique et d'une jument barbe à membrure plutôt grêle, le mulet marocain est, en général, de faible taille et du type léger.

Mais le hasard des accouplements, ou le choix très variable des géniteurs, enfin les influences d'un sol varié et d'une alimentation plus ou moins abondante, entraînent quelque diversité dans son format et quelques différences dans son aspect.

La taille peut, en effet, varier de 1 m. 30 à 1 m. 50 et le poids, de 200 à 350 kilos. Ainsi rencontre-t-on de petits mulets étriqués, plats, anguleux, au dos long et tranchant et au poil hirsute ; d'autre, courtauds, près de terre et trapus ; d'autres, plus grands et relativement étoffés ; enfin, quelques sujets d'élite, les mules de séridja, grandes et longilignes, élégantes, hautes d'état et le poil lustré, rapides et confortables montures de notables, paysans ou bourgeois.

MORPHOLOGIE.

Le mulet marocain est, la plupart du temps, réduit dans son format, heurté dans sa conformation.

Il a la tête forte, souvent très longue, rétrécie au chanfrein, avec des oreilles de dimensions plutôt moyennes, l'œil assez grand, mais les naseaux plutôt étroits.

L'encolure est mince, le garrot pas très saillant, mais sec ; le dos est très tendu, parfois voussé, souvent tranchant.

La croupe est courte et serrée, le poitrail étroit, la côte plate, le ventre parfois volumineux, développé par une nourriture peu condensée.

Les membres sont peu musclés, pourvus d'articulations sèches et de canons grêles, mais les os sont durs et les tendons bien trempés. Les aplombs laissent souvent à désirer : jarrets clos et antérieurs panards.

Les pieds sont petits, resserrés et leur corne est très dure.

Tous les tissus sont secs et denses, la peau est relativement fine, mais le poil assez long et plutôt grossier.

La robe gris-rouané avec raie de mulet, bande cruciale et zébrures aux membres se rencontre quelquefois, mais la livrée la plus commune est le bai châtain, plus ou moins foncé.

Si le « nez de renard et le ventre lavé » sont fréquents, les taches blanches en tête et les balzanes sont pour ainsi dire inexistantes.

STATISTIQUES DE LA POPULATION MULASSIÈRE.

La population mulassière du Maroc est importante et les statistiques montrent qu'elle a notablement augmenté, plus que doublé, depuis les débuts de notre occupation. Elle est,

en effet, passée de 43.000 têtes en 1912, à 93.000 en 1930, soit une augmentation de 50.000 têtes en 14 ans. Cette progression a résulté de l'accroissement considérable des débouchés du mulet dans l'armée et la colonisation, et, parallèlement, de l'intérêt croissant des indigènes pour un élevage bien plus rémunérateur que celui du cheval. (Nous insisterons plus loin sur ces deux points.)

Le tableau ci-contre indique les variations et l'augmentation continue de l'effectif mulassier du Maroc depuis 1916.

ANNÉES	NOMBRE DE MULETS à Européens	NOMBRE DE MULETS à Indigènes	TOTAUX
1916	2.472	39.948	42.420
1917	2.973	40.262	43.235
1918	3.483	42.772	46.255
1919	3.336	44.949	48.285
1920	4.272	50.533	54.805
1921	4.877	54.035	59.912
1922	4.943	55.875	60.818
1923	4.752	57.815	62.567
1925	5.090	65.672	70.762
1930	7.806	84.433	92.239

En 1931, le recensement des mulets accuse un chiffre total d'une centaine de mille, exactement : 99.544.

Cet effectif se trouve très inégalement réparti selon les régions. Alors, par exemple, qu'on trouve beaucoup de mulets dans la zone de Meknès, de Taza et dans le Gharb, on en voit relativement peu dans les Abdas, les Doukkalas, et encore moins dans la région de Marrakech. Car, si l'élevage du mulet convient à toutes les régions naturelles du Maroc, il est plus ou moins en faveur selon les tribus.

Le tableau ci-contre indique la densité de l'effectif mulassier, rapporté, pour chaque région, à l'importance de la population européenne et indigène.

(Chiffres valables pour l'année 1930.)

RÉGIONS	POPULATION européenne et indigène	EFFECTIFS MULETS	PROPORTIONS relatives au nomb. d'habit.
Meknès	314.264	16.110	1 m. pour 19
Taza	201.371	9.188	— 21
Gharb	189.706	6.894	— 27
Fès	454.194	16.104	— 28
Rabat	220.252	6.704	— 32
Chaouïa	444.469	8.839	— 50
Oudjda	156.586	2.525	— 62
Doukkala	314.835	5.010	— 62
Abda	246.241	3.448	— 71
Mogador	94.585	1.207	— 78
Marrakech ...	1.528.892	8.557	— 178

ELEVAGE INDIGÈNE.

Si, dans nos stations de monte, seules les juments considérées comme indignes de nos étalons sont livrées aux baudets, l'indigène, en revanche, ne s'arrête pas à des considérations de modèle, d'espèce ou d'entretien, donnant aussi bien une jument vieille, tarée ou mal conformée à l'étalon « kiddar », qu'une belle poulinière, voire dotée d'une carte d'origine, au baudet rouleuse, selon que ses goûts ou besoins personnels lui fassent désirer cheval ou mulet. Nous avons déjà dit, d'ailleurs, qu'à la base de ce choix intervient souvent une question de fécondité pour la jument, sans compter l'intérêt pécuniaire du producteur.

La jument pleine d'un baudet ne reçoit ni plus ni moins de soins qu'une autre et travaille normalement jusqu'en état de gestation avancée, parfois jusqu'au moment de la mise-bas.

Aussi, les avortements sont-ils nombreux, encore plus que pour les juments portant des poulains, particulièrement

pendant les années de disette, ou quand un décalage de la saison des pluies retarde les labours.

Le muleton est sevré vers 6 à 8 mois. Comme au poulain, on lui met souvent un appareil de sevrage, sorte de muselière en bois, garnie de pointes ou d'une peau de hérisson, dangereuse pour la mère, qui, parfois, s'y éborgne (1). Tous les mâles, réputés méchants, s'ils restent entiers, sont castrés au cours de leur deuxième année. Les hongreurs indigènes opèrent avec une sorte de couteau rougi au feu ; ils cautérisent souvent la plaie avec de la poudre noire qu'ils enflamment. Les hémorragies sont rares, mais fréquents les accidents consécutifs d'infection du cordon (champignon).

Vers 15 à 18 mois commence le dressage. Le jeune muleton est d'abord monté par des enfants, puis par des adultes. On lui apprend à marcher l'amble, en lui entravant les paturons d'un même bipède latéral avec des cordes de doum, qui, souvent, lui laissent des formes phalangiennes. Puis on le dresse à porter le chouari, avec des charges croissantes, et à tirer la charrue sous un harnais rudimentaire, qui souvent le blesse au garrot.

Comme tous les autres animaux, le muleton est élevé en semi-liberté autour du douar ; et cette vie au grand air, sans abri contre le soleil ardent ou la pluie froide, accuse sa rusticité. Le pacage autour de la tente, une maigre ration de teben et, par hasard, quelques poignées d'orge, suffisent à son entretien, car il a hérité de l'âne une remarquable puissance digestive. Aussi, certaines années de disette, comme en 1930, année mémorable d'invasion acridienne, nous avons pu constater à l'occasion des primes de Tedders, que les muletons de cette région, particulièrement

(1) Notons que dans certaines régions, comme celle de Zemmours, cette pratique est rigoureusement interdite par le Contrôle.

éprouvée, s'étaient cependant maintenus en assez bon état, alors que la plupart des poulains frisaient la cachexie.

Pour peu que le régime soit plus abondant et les soins plus attentifs, le jeune mulet se développe, acquiert taille, ampleur et qualité.

UTILISATION DU MULET CHEZ L'INDIGÈNE.

Aux temps pas encore très éloignés où n'existaient que des pistes, les mules de séridja servaient aux longs voyages. Marchant l'amble, elles abattaient 15 kilomètres à l'heure, 50 à 60 dans la journée. De plus en plus, avec le développement du réseau routier, la mule est, comme le cheval, supplantée par l'auto ; mais elle reste encore la monture traditionnelle du riche bourgeois, pour les ruelles étroites et tortueuses des villes, et le sûr véhicule du fellah aisé, dont le douar, loin de toute route, se perd en montagne ou dans la plaine boueuse.

Plus fort et plus rapide que l'humble bourriquot, le mulet est aussi une précieuse bête de somme pour l'indigène. A la ville comme au bled, il sert de fardier et, sans broncher, il apporte au souk sa charge de 150 à 200 kilos.

Il s'attelle aussi pour travailler la terre, et, fraternisant avec l'âne, le cheval, le chameau, le bœuf, renforce ces équipages étranges que l'on voit, aux saisons propices, tirer, sur les champs indigènes, la charrue, la herse ou le rouleau.

LE MULET CHEZ LE COLON. — RETOUR DE LA MOTOCULTURE A LA TRACTION ANIMALE.

Au Maroc, pays neuf largement ouvert à l'outillage moderne, la motoculture ne pouvait manquer de prendre une extension rapide et considérable. Mais cet engouement du colon pour le tracteur ne fut pas sans entraîner des déboires,

car il était le résultat d'une active autant que puissante propagande des firmes industrielles intéressées, bien plus qu'il ne se justifiait pour l'agriculteur par le bilan des résultats obtenus:

Aussi, un revirement très net se dessine-t-il, maintenant, en faveur de la traction animale.

C'est que, si le tracteur convient indiscutablement aux vastes exploitations, qu'il permet de travailler à la vitesse maxima, avec le minimum de main-d'œuvre, il offre, par ailleurs, plus d'une infériorité.

Le tracteur n'est d'un bon rendement que sur une longue distance et un terrain plat. Les pentes trop fortes ne lui conviennent pas, le sol trop glissant non plus. Le tracteur a des pannes. Il coûte cher, d'achat, d'entretien, de consommation, d'amortissement. Il se détraque par un usage maladroit, se dévalorise rapidement par le travail et se détériore quand il reste inemployé. Il se démode aussi vite que marche le progrès. Il immobilise, entre ses périodes d'utilisation, un capital stérile. Combien de colons se sont lourdement endettés par l'achat, insuffisamment calculé, de tracteurs, dont les caisses de crédit agricole favorisaient inopportunément l'acquisition !

Or, en attelant un nombre suffisant d'animaux, (chevaux, bœufs ou mulets), on arrive à combiner une force motrice égale à celle des meilleurs tracteurs. Ces animaux se nourrissent sur les produits de la ferme. Si le prix des denrées baisse, les revenus baissent aussi, mais la traction animale devient meilleur marché et l'équilibre tend à se maintenir. L'animal de trait travaille dans tous les terrains, même les plus accidentés, par tous les temps. En dehors de la charrue et des instruments aratoires, il tire les tombereaux, sert au charroi des matériaux les plus divers, s'utilise donc aux petits comme aux gros travaux. Enfin, il fournit du fumier.

Le tracteur automobile est tributaire de l'étranger par le

câburant qu'il consomme ; le tracteur animal vit de la production même du sol qu'il travaille. Grâce à lui, l'exploitation agricole puise en elle-même la force motrice dont elle a besoin.

Il est d'ailleurs un fait assez remarquable : les Etats-Unis disposent de ressources énormes en pétrole et de l'industrie automobile la plus puissante du monde, et, néanmoins, l'agriculture américaine retourne du tracteur au cheval ; et les banques refusent tout crédit aux fermiers qui emploieraient la traction mécanique sans nécessité ou avantages certains.

A fortiori, dans un pays essentiellement agricole comme le Maroc, la traction animale doit-elle être remise en honneur parce que la plus logique et souvent la plus économique.

Or, au Maroc, il n'existe pas de race de chevaux de trait. Ceux qu'on importe de France reviennent très cher, sont d'un acclimatement difficile, exigent des soins attentifs, une nourriture copieuse. Les tentatives pour obtenir une race de trait par le croisement de la jument indigène avec l'étalon breton n'ont pas encore donné de résultats bien importants.

Ici donc, pour la traction agricole, aucun animal ne vaut le mulet, économique d'élevage et d'entretien, moteur docile et fort, s'il est d'un suffisant format.

Beaucoup de colons, appréciant ses services, l'utilisent déjà et en produisent systématiquement dans leur exploitation. Certains, qui labourent au tracteur leur vaste domaine, font, au surplus, un usage courant du mulet pour les menus travaux, désherbage, binage, hersage, roulage. Les grands domaines vinicoles (Beni-Amar, Sidi-Larbi), emploient des équipages de mulets pour leurs labours, car, attelés en flèche, ces animaux passent facilement entre les plants de vigne.

Dans certains cas, le colon préfère les bœufs, dont l'effort est plus lent et plus régulier et la conduite plus facile pour des indigènes, et dont l'emploi enfin lui paraît plus économique. En réalité, si l'équipage de mulets peut sembler plus onéreux, quant à l'intérêt et à l'amortissement du capital engagé, en raison aussi du coût de la ration de travail et de l'entretien du harnachement (trois fois plus cher que pour des bœufs), son rendement très supérieur compense largement les frais supplémentaires.

Un article de M. Bonnefoi, paru dans *l'Eleveur Nord-Africain* du 5 mars 1928, démontre nettement l'avantage que l'on a à employer le mulet. Il admet que 6 forts mulets équivalent en force à 8 bœufs arabes moyens. Mais l'équipage de mulets peut, dit-il, labourer dans sa journée 40 ares en moyenne, tandis que l'attelage de bœufs n'en labourera que 25. En tenant compte de tous les facteurs, il arrive à cette conclusion que la façon de l'hectare revient :

à 168 francs avec des mulets ;

à 284 francs avec des bœufs.

« En Oranie, ajoute-t-il, le premier labour (défoncement) se fait avec 4 mulets ; pour les façons ultérieures on en attelle 2. Ces équipages légers, en terres faciles, à longues raies, arrivent à retourner 70 ares par jour, avec une charue mono-soc. Le travail avec des bœufs est loin d'atteindre ce rendement. La différence est encore plus accusée si l'on envisage les travaux succédant au labour ordinaire : scarifiage, hersage, roulage. »

LE MULET DANS L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE.

Le mulet n'a pas son emploi que dans l'agriculture ; toutes les entreprises de transport l'utilisent avantageusement, dès qu'il s'agit de distances courtes ou moyennes, où, là encore, la traction animale a prouvé sa supériorité économique sur le camion-automobile.

Ainsi aux abords des villes du Maroc, dont l'essor qu'on se plaît à qualifier de prodigieux nécessite un intense charroi de matériaux de construction, les convois d'arabas affluent sur les chantiers, chacune attelée d'un mulet qui tire allègrement sa charge de 500 kilos.

Dans les grands centres, c'est par centaines que se chiffent les effectifs de ces excellents tractionneurs.

Enfin, l'armée constitue pour le mulet un débouché tellement important, que nous consacrons le chapitre suivant à cette question.

CHAPITRE IV

Le mulet dans l'armée

Historique. — L'emploi du mulet comme animal de guerre au Maroc. — Les achats de mulets par le Service des Remontes.

L'utilisation du mulet comme animal de guerre remonte à des temps lointains.

Déjà les Cathaginois et les Romains appréciaient fort ses services et faisaient naître sur place ou venir des Baléares, centre immémorial de production, les nombreux mulets dont ils avaient besoin pour leurs transports militaires.

En France, où l'industrie mulassière se développa vers le x^e siècle, il semble que cet hybride ne connut de longtemps que des affectations toutes pacifiques et resta, durant tout le Moyen-Age, la bête de somme ou de trait précieuse au cultivateur, la monture presque exclusive des ecclésiastiques et des magistrats.

Mais, à partir du xvi^e siècle, le mulet commence à être militarisé. En fouillant dans les archives départementales, écrit Sausseau, nous voyons, à partir de cette époque, les mulets figurer dans des états d'animaux achetés pour des campagnes de guerre.

Vers la fin du xviii^e siècle, le mulet s'impose, au passage du Saint-Bernard, par sa force, son endurance et la sûreté de sa marche en montagne. En 1792, sont constituées les

premières batteries à mulets : et, depuis, l'utilisation de cet animal dans l'armée ne fait que s'élargir et s'intensifier.

L'augmentation constante du matériel de guerre, le ravitaillement de masses d'hommes toujours plus nombreuses, l'extension des opérations militaires aux colonies, exigent, en effet, des animaux de transport en nombre croissant, s'accommodant de terrains difficiles, souvent dépourvus de routes, et supportant des conditions hygiéniques précaires. Le mulet, fort, sobre, agile et rustique, était l'animal de choix pour faire face à tous ces besoins.

Aussi, après avoir permis d'achever la pacification de l'Algérie, sauvé la situation à Madagascar et rendu d'immenses services dans la guerre européenne, allait-il s'affirmer, plus que jamais, irremplaçable dans la conquête du Maroc.

C'est, en effet, sur le dos du mulet que l'artillerie put transporter son lourd matériel jusqu'au sommet des pitons ; que l'infanterie put faire suivre partout ses mitrailleuses, ses engins, ses impedimenta ; que les convois de ravitaillement purent amener aux postes les vivres, les munitions, et tout l'indispensable matériel ; et qu'enfin les équipages sanitaires purent acheminer les ambulances mobiles à pied-d'œuvre et évacuer, par tout temps et par tous terrains, les malades et les blessés.

Mais les opérations prolongées de la guerre du Riff mirent les mulets à d'exceptionnelles épreuves, et, souvent, dépassèrent les limites de leur endurance. C'est alors, qu'en dehors des balles riffaines, les blessures du bât, les privations de nourriture et d'abris, le surmenage, firent des coupes sombres dans leurs effectifs.

Voici d'ailleurs, le rapport que nous adressions sur ce sujet, le 20 novembre 1925, au colonel commandant la 70^e brigade, à Tafrant :

« Actuellement, sur l'ensemble des unités stationnées à

Tafrant et fournissant des mulets de bât pour le ravitaillement des postes (Aoudour, Ouled Ghezzer, Tabouda), plus de 120 animaux sont indisponibles, se répartissant ainsi qu'il suit :

13° R. T. A. effectif présent :	150.	—	Indisponibles :	40
16° R. T. C.	—	160	—	45
63° R. A.	—	180	—	35

Soit environ le quart de l'effectif.

Ces indisponibilités relèvent surtout de blessures de bât ; quelques-unes résultent de javarts cutanés ; toutes causes auxquelles s'ajoute un état de fatigue générale et d'amaigrissement qui ne cesse de s'aggraver. La raison dominante de cette morbidité est l'effort intense, prolongé, ininterrompu depuis deux mois, exigé de ces animaux pour le ravitaillement des postes, mais elle s'aggrave aussi de mauvaises conditions hygiéniques (exposées ci-après), auxquelles il serait possible, dans une certaine mesure, de porter remède.

1° *Alimentation.* — a) Les animaux reçoivent bien leur ration d'orge normale (3 kg. 700), mais aucun des aliments de lest (foin ou paille), nécessaires au bon fonctionnement de l'appareil digestif. Torturés par la faim, nos mulets recherchent avidement le moindre grain égaré sur le sol, et, peu à peu, avalent de notables quantités de terre. Ils sont d'autant plus exposés à cette dépravation que les musettes mangeoires, usées depuis longtemps, n'ont pas été remplacées, et que l'orge est distribuée sur le sol même du bivouac.

(Conséquences : amaigrissement, entérite, coliques de sable).

b) Les repas sont très irréguliers, les mulets mangeant leur ration aux heures très variables où ils rentrent de convoi.

c) L'orge est parfois de médiocre qualité. Elle a été mouil-

lée par les dernières pluies et certains sacs ont subi un commencement d'altération.

2° *Abris*. — Les mulets sont en plein air, nuit et jour, sans le moindre abri contre la pluie, sans la moindre protection contre les variations brusques de température ; d'où, une déperdition de calorique, qui, non compensée par un supplément de ration, entraîne l'amaigrissement et un état de moindre résistance organique.

3° *Le sol*. — Les animaux séjournent sur un sol boueux, où ils enfoncent parfois jusqu'aux boulets ; résultat : accidents cutanés, crevasses, javarts aux extrémités des membres.

4° *Blessures de harnachement*. — L'absence à peu près complète de pansage, laissant les poils parfois agglutinés en mèches par la boue ; des bâts à matelassure plus ou moins détériorée ; des charges variant d'un jour à l'autre et plus ou moins bien équilibrées par des muletiers insouciant, inexpérimentés ou fatigués ; enfin, le terrain particulièrement accidenté où passent les convois (Gorges de l'Aoudour) sont autant de causes qui expliquent la multiplication des blessures de harnachement.

5° *Abreuvement*. — Ajoutons à tout cela que les animaux, pour aller s'abreuver à l'oued Aoudour sont obligés de faire plusieurs kilomètres en mauvais terrain (descente à l'aller, montée pénible au retour), et qu'il y a là une cause de fatigue supplémentaire réduisant les bénéfices de l'abreuvement.

CONCLUSION.

Il serait exagéré de dire que l'effectif mulets se trouve à bout de forces et hors d'état d'être utilisé.

Cependant, étant donné l'état actuel, très mauvais, des pistes, il est certain que le ravitaillement des postes éloi-

gnés, comme celui des Ouled Ghezzar, entraîne, pour des mulets sous-alimentés, une fatigue excessive, qu'il se fait nécessairement à rendement réduit (obligation de diminuer les chargements) et qu'il aboutira vite au surmenage, source d'hécatombes.

Vraisemblablement, en de telles conditions, et si les convois marchent, coûte que coûte, au rythme actuel, on atteindra en une quinzaine de jours, la limite de résistance des animaux.

Pour éviter un gaspillage d'effectifs, il serait indiqué de donner à ces animaux un certain répit et d'en profiter pour améliorer les conditions hygiéniques par : le pavage du sol, la construction d'abris, des corvées de teben, la confection de mangeoires et la réparation des bâts.

Le ravitaillement des postes serait alors repris dans des conditions beaucoup moins ruineuses, dès le retour d'une période de beau temps. »

Ces quelques observations, relevées pendant la guerre du Riff, donnent une idée des épreuves subies par les mulets et l'on s'explique qu'à pareil régime devaient fondre les effectifs.

Mais, la guerre se prolongeant, de grandes bases s'organisèrent où les conditions hygiéniques devinrent meilleures, pour les animaux comme pour les hommes. A Mjara, Aïn-Aïscha, dar Caïd Medboh, etc., s'élevaient peu à peu de vastes camps, où les mulets, entre deux convois, se reposaient dans des écuries et pouvaient manger du foin. Des infirmeries vétérinaires s'installaient aussi, fonctionnant à plein rendement. Le sort des animaux s'améliorait enfin,

Quoi qu'il en soit, cette campagne du Riff entraîna une mobilisation et une consommation très importante de mulets.

Sans compter ceux des convois auxiliaires réquisitionnés un peu partout, sans compter ceux des unités venues d'Al-

gérie-Tunisie, puis de France ; abstraction faite aussi des effectifs à pied-d'œuvre au début des opérations, le nombre des mulets achetés par le Service des Remontes, au cours des années 1925 et 1926, atteignit le chiffre de 7.000 environ.

Effectifs mulets des troupes d'occupation du Maroc

L'effectif mulets des troupes d'occupation du Maroc oscille actuellement autour du chiffre de : 12 mille.

La moyenne des effectifs mensuels au cours de la dernière année, à savoir du 1^{er} avril 1931 au 1^{er} avril 1932, est de :
12.400 mulets

Alors qu'elle est seulement de 11.000 chevaux.

Ces chiffres parlent suffisamment et montrent toute l'importance des besoins de l'armée en mulets.

TABEAU D'EFFECTIFS MULETS PAR DIFFÉRENTES ARMES

1° *Infanterie.*

a) Régiment étranger : 628 mulets, soit :

E.-M., P.C. et Gr. franc	1 ^{er} Bataillon	2 ^e Bataillon	3 ^e Bataillon	C ^{ie} de Sapeurs	C ^{er} montée
27	133	133	133	35	167

b) Régiment de tirailleurs : 431 mulets, soit :

E.-M., P.C.	1 ^{er} Bataillon	2 ^e Bataillon	3 ^e Bataillon
	133	133	133

2° Artillerie,

	MATÉRIEL	MUNITIONS	IMPEDIMENTA
<i>Batterie de 65 de montagne :</i> 106 mulets	16	40	50
<i>Batterie de 75 de montagne :</i> 118 mulets	28	40	50
<i>Batterie de 105 de montagne :</i> 134 mulets	32	40	62

c) Régiment d'artillerie divisionnaire : 622 mulets.

3° Train des équipages,

150 par Compagnie.

4° Cavalerie.

E. M. : 7

E. H. R. : 39

Esc. : 18.

Statistiques des réformes de mulets

Nous avons décompté, pour une année, s'étendant du 1^{er} avril 1931 au 1^{er} avril 1932, le total des mulets réformés; leur chiffre atteint : 628.

Si l'on tient compte des motifs de réforme, ce total se décompose ainsi :

Causes accidentelles : 71.

Mal de garrot incurable	12
Emphysème pulmonaire	7
Entérite chronique	10
Cardiopathie	2

Cécité	6
Maladies diverses	3
Accidents divers	5
Entorse dorso-lombaire	16
Vices de conformation ou d'aptitudes..	8
Méchanceté	2

Boiteries chroniques (ostéo-arthrite, le plus souvent) :
100.

Usure générale : 457.

La moyenne générale d'âge de ces mulets réformés est
de : 17 ans et demi.

Age minimum : 6 ans.

Age maximum : 31 ans.

Mais, en ce qui concerne les mulets réformés pour « usure
générale », il nous a paru intéressant d'en considérer deux
parts :

a) Ceux qui étaient âgés d'au moins 20 ans, et furent
vraiment éliminés pour vieillesse.

b) Ceux dont l'âge était inférieur à 20 ans et dont l'usure
peut être taxée d'anormale (ou prématurée).

Nous trouvons ainsi les chiffres suivants :

Sur 457 mulets réformés pour usure générale, il y en eut :
212 âgés de plus de 20 ans, soit 47 % (usure normale) ;

245 âgés de moins de 20 ans, soit 53 % (usure prématurée).

Prix de vente :

La moyenne du prix de vente, calculée pour 100 mulets,
fut de : 409 francs.

***Les achats de mulets
par le service des remontes du maroc***

Importance des achats. — Commandes. — Prix. — Fonctionnement des Comités. — Examen du mulet en vente.

Pour entretenir l'effectif mulassier des troupes d'occupation, combler les pertes par mort ou abatage, compenser les éliminations par réforme, le Service des Remontes du Maroc procède à des achats annuels, dont l'importance varie selon que les opérations militaires, actives ou ralenties, entraînent une plus ou moins forte consommation. Ainsi le graphique ci-joint, qui représente le nombre de mulets acheté chaque année depuis 1913, fait ressortir que les achats de beaucoup les plus considérables furent effectués en 1925 (guerre du Riff) où ils dépassèrent le chiffre de 4.000.

Au total, en 18 ans (de 1913 à 1930) ont été achetés : 22.061 mulets, soit une moyenne de 1.225 mulets par an.

Notons à cette occasion que dans le même laps de temps il a été acheté seulement 18.340 chevaux. L'armée d'occupation consomme donc nettement davantage de mulets que de chevaux ; c'est dire tout l'intérêt que les Haras marocains sont en droit d'attacher à la production mulassière du pays.

(Voir ci-joint le graphique des achats)

COMMANDES.

Les commandes annuelles sont fixées par le Ministre, sur la proposition du Général Commandant Supérieur des T. O. M., au prorata des besoins, et selon les possibilités budgétaires.

Les prix d'achat sont établis en fonction des cours du pays ; la Direction des Etablissements hippiques du Maroc renseignant le Ministre sur ce sujet et lui proposant un tarif conforme aux circonstances économiques. Il est normal que le prix budgétaire soit supérieur au cours moyen pratiqué sur les marchés, afin, d'une part, d'encourager la production et l'élevage du mulet convenant à l'armée ; afin, aussi, de laisser aux comités une certaine marge, leur permettant d'acheter seulement des animaux de choix, dont l'âge, le modèle, l'intégrité organique répondent d'un bon et durable service. Ce prix officiel n'est d'ailleurs qu'une moyenne ; on peut ne pas l'atteindre ou le dépasser selon les circonstances, l'essentiel étant de rester, pour l'ensemble des achats, dans la limite des allocations. Les économies réalisées sur les mulets sont d'ailleurs réversibles sur les chevaux de la même commande, et vice-versa.

Dans le tableau ci-joint, sont notés, année par année, depuis 1913, les prix fixés par le Ministre, ainsi que les prix moyens réellement payés par les comités.

Le graphique de ces prix (voir également ci-joint) accuse leur hausse presque constante, particulièrement rapide de 1917 à 1920, puis de 1924 à 1930.

On constate de plus que, jusqu'en 1924 (exception faite pour l'année 1915) le prix limite ministériel est nettement insuffisant et presque toujours sensiblement dépassé par le prix d'achat moyen. C'est en 1919 que cet écart est le plus fort : alors que le prix budgétaire vient d'être porté de 750 à 800 fr., les achats ne peuvent être réalisés qu'au prix moyen de 1.250 fr. (L'écart est de 450 fr.). A cette époque, en effet, le cours du mulet monte prodigieusement vite, car la demande est très forte, en tous pays, et le cheptel mulassier de France très affaibli par la guerre. Les opérations militaires de Syrie et du Maroc consomment beaucoup de mulets ; l'étranger même vient faire au Maroc

d'importants achats, l'Espagne surtout, avantagée par son change élevé. En 1924, une commande de 1.000 mulets pour le Corps d'occupation ne peut être satisfaite que partiellement ; les comités ne parviennent à acheter que 668 mulets, et le prix limite, porté de 1.700 à 1.800 frs., s'avère encore très insuffisant ; des maquignons rafflent ce qu'ils veulent, à destination de l'Algérie, où le mulet est très demandé et où le prix des remotes est de 2.500. Le Ministre porte alors le prix budgétaire du Maroc à 2.200 fr.

En 1925, la guerre du Riff augmente subitement et considérablement les besoins en mulets, aussi les cours continuent à monter. Pour permettre de satisfaire les commandes, on porte le prix limite à 2.500 fr., puis, en 1926, à 2.800. Mais, d'autre part, les ressources locales sont vite érérmées et la pression des circonstances oblige à sacrifier la qualité pour avoir le nombre. On supprime la limite d'âge et on abaisse la taille minima à 1 m. 37 (au lieu de 1 m. 42). Moyennant ces concessions, les commandes successives arrivent à être satisfaites, et, cette fois, par suite de la baisse de qualité, le prix moyen d'achat est inférieur au prix budgétaire.

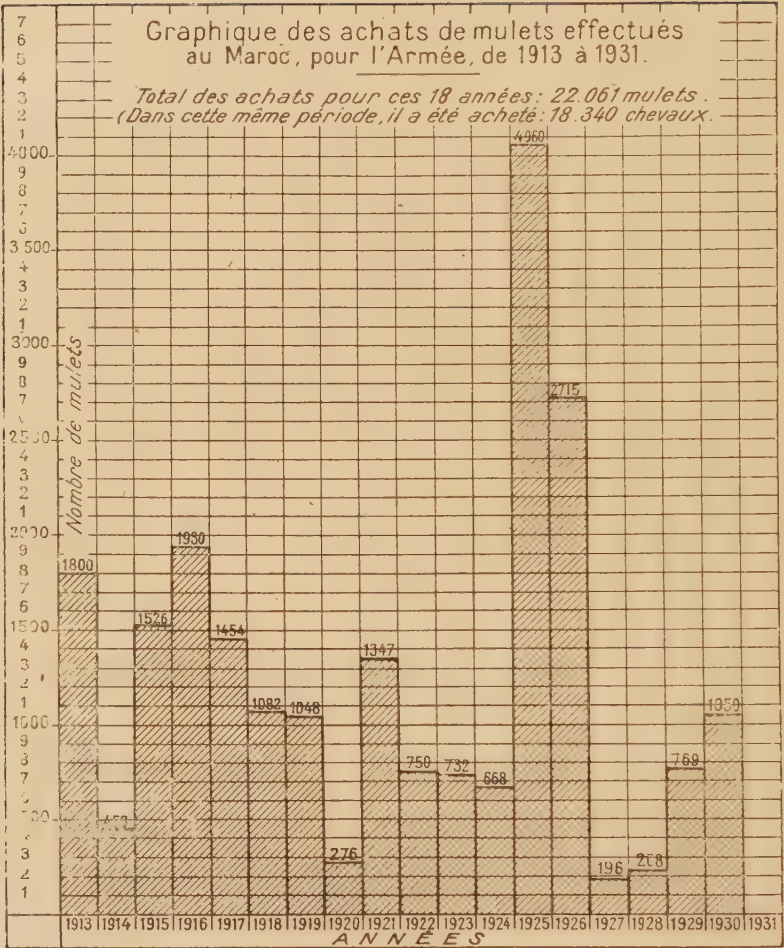
En 1925, 4.060 mulets sont achetés au prix moyen de 2.278 francs.

En 1926, 2.715 mulets sont achetés au prix moyen de 2.529 fr., alors que les prix ministériels sont 2.500 en 1925 et 2.800 en 1926.

Puis la pacification du Riff ralentit le marché. En 1927, les Remotes n'achètent que 196 mulets, au prix moyen de 2.939 fr. Mais les prix du commerce poursuivent leur ascension et les prix de l'armée, s'ils conviennent encore aux mulets de petite taille destinés à l'infanterie, deviennent très insuffisants pour les forts mulets réclamés par l'artillerie. Le Ministre décide alors deux prix distincts :

2.800 pour les mulets du type infanterie

3.200 — — — — — artillerie

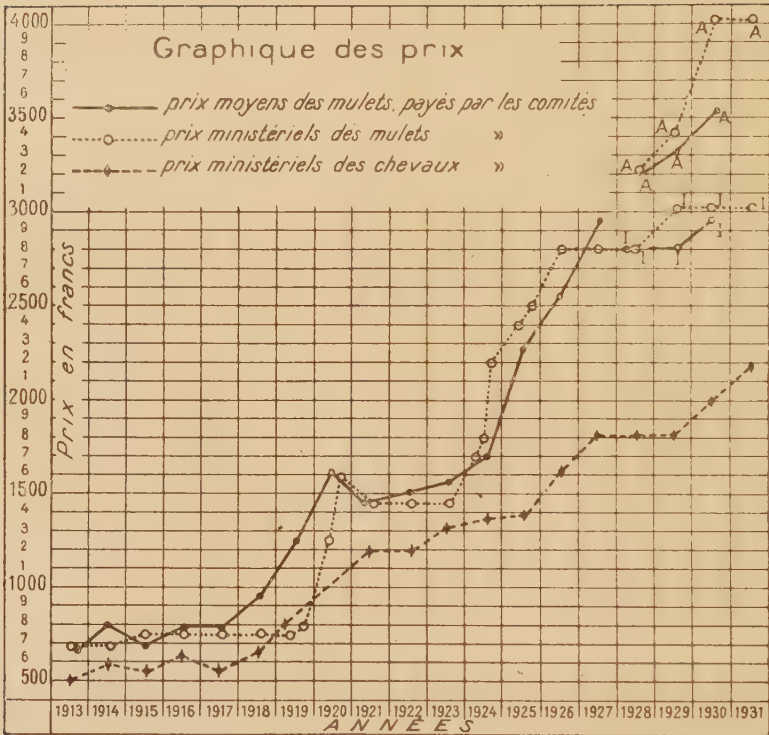


(la taille minima des premiers étant fixée à 1 m. 42, celle des seconds à 1 m. 45).

L'année suivante (1929), le prix des mulets d'artillerie passe à 3.400 fr. ; enfin, en 1930-1931, il s'élève jusqu'à 4.000 francs.

Ces prix budgétaires de 3.000 et 4.000 fr. sont actuellement très suffisants ; car, si quelques mulets destinés à l'infanterie, mais du modèle trait, se payent plus de 3.000 francs en raison de leur taille (pouvant aller jusqu'à 1 m. 50 et plus), on trouve, en revanche, pour 3.500 à 3.800, de bons mulets du type artillerie (la plupart, malheureusement non marocains, mais importés d'Espagne). Dans l'ensemble des achats, il y a donc compensation et même, depuis 1928, les comités se sont tenus légèrement au-dessous des prix ministériels et ont, de ce fait, réalisé des économies à l'Etat.

Particulièrement en l'année 1930, ces économies furent assez considérables. Or, comme d'autre part, elles succédaient à un relèvement sensible des prix limités, instamment réclamé l'année précédente ; comme, d'autre part, elles semblaient en rapport avec l'effondrement des cours provoqué par l'invasion acridienne, elles ne manquèrent pas de frapper l'attention du Ministre, ni de lui paraître plus inopportunes que jamais. En réalité, les comités d'achat n'avaient nullement spéculé sur la misère des indigènes ; tous les mulets achetés aux Marocains avaient été payés à des prix très voisins des prix budgétaires et supérieurs de 5 à 600 fr. aux prix pratiqués sur les souks. La source réelle des économies n'était donc pas là. Celles-ci avaient été faites sur l'achat de mulets espagnols que des maquignons, favorisés par la chute de la peseta, avaient acquis à bon compte et jetés en masse sur le marché. Dans cette importante présentation, nous avons trouvé facilement et relativement bon marché les forts mulets d'artillerie dont nous avons besoin et que la production marocaine n'est pas encore en mesure de nous fournir.



ANNÉES	NOMBRE DE MULETS achetés	PRIX BUDGÉTAIRES	PRIX MOYENS payés par les Comités
1913	1.800	700 fr.	690 fr.
1914	450	700 »	800 »
1915	1.526	750 »	700 »
1916	1.930	750 »	778 »
1917	1.454	750 »	787 »
1918	1.082	750 »	957 »
1919	1.048	750 » 800 »	1.250 »
1920	276	1.250 » 1.600 »	1.600 »
1921	1.347	1.450 »	1.450 »
1922	750	1.450 »	1.500 »
1923	732	1.700 » 1.800 » 2.200 »	1.545 »
1924	668	2.400 » 2.500 »	1.700 »
1925	4.060	2.800 »	2.278 »
1926	2.715	2.800 »	2.529 »
1927	196	2.800 » I 3.200 » A	2.939 »
1928	208	3.000 » I 4.000 » A	2.800 » I 3.200 » A
1929	769	3.000 » I 4.000 » A	2.800 » I 3.200 » A
1930	1.050	3.000 » I 4.000 » A	2.949 » I 3.511 » A
1931	892	4.000 » A 3.000 » I	2.918 » I 3.670 » A

Plusieurs centaines de mulets avaient ainsi été achetés au prix moyen de 3.500 francs (inférieur de 500 fr. au prix budgétaire) à la satisfaction des vendeurs et sans préjudice causé à l'élevage indigène.

RÉPARTITION DES COMMANDES.

Les commandes annuelles, fixées par le Ministre, sont adressées à l'Etat-Major, qui donne l'ordre d'achat aux E. H.

La Direction de ces Etablissements hippiques répartit alors cette commande entre les différents comités d'achat, en se basant sur l'importance des ressources régionales.

Celles-ci sont indiquées dans le tableau ci-joint.

Population mulassière du Maroc, par régions (1930)

RÉGIONS	MULETS appartenant à Européens	MULETS appartenant à Indigènes	TOTAUX
Oudjda	859	1.666	2.525
Taza	250	8.938	9.188
Fès	820	15.284	16.104
Meknès	1.293	14.817	16.110
Gharb	958	5.936	6.894
Rabat	735	5.969	6.704
Chaouïa	1.962	6.877	8.839
Doukkala	272	4.738	5.010
Abda	152	3.296	3.448
Marrakech ...	293	8.264	8.557
Agadir	»	2.255	2.255
Mogador	11	1.196	1.207
Tadla	60	4.382	4.442
Oued-Zem	141	815	956
Totaux....	7.806	84.433	92.239

On voit que les régions de Fès et de Meknès arrivent de beaucoup en tête, avec chacune plus de 16.000 mulets ;

puis vient Taza avec près de 10.000 têtes ; puis la Chaouïa avec 9.000 têtes, etc...

Si l'on établit cette statistique par circonscription de Remonte, on trouve les chiffres suivants :

Circonscription de Témara.....	22.500	mulets
— Meknès	32.000	—
— Oudjda	12.000	—
— Mazagan	8.500	—
— Marrakech ..	10.000	—

Mais, à ces ressources locales, encore peu brassées par le maquignonnage indigène ou européen, et dont la qualité est trop souvent insuffisante pour l'armée, viennent s'ajouter de plus ou moins actives importations, pour la plupart espagnoles (déjà mentionnées et sur lesquelles nous reviendrons en détail).

COMITÉS D'ACHAT. — LEUR FONCTIONNEMENT.

Les Etablissements hippiques du Maroc comptent 2 dépôts et 3 succursales, ayant chacun son comité d'achat.

Circonscription de Témara

- Un dépôt de remonte à Témara ;
- Succursale et jumenterie à Meknès ;
- Succursale à Oudjda.

Circonscription de Mazagan

- Un dépôt de remonte à Mazagan ;
- Succursale à Marrakech.

Ces comités, comprenant trois membres dont un vétérinaire, achètent soit au siège de l'établissement, soit dans les différents centres d'élevage ou de commerce de leur circonscription, qu'ils explorent plus ou moins fréquemment selon l'importance des commandes à satisfaire, en tenant compte aussi de l'opportunité du déplacement, laquelle dépend de circonstances périodiques dont nous parlerons plus loin.

Nous avons indiqué dans le tableau ci-joint la liste des principaux marchés, ainsi que le nombre de mulets achetés dans chacun d'eux au cours de l'année 1930.

Les tournées d'achat sont annoncées en temps voulu aux Contrôleurs civils, qui en font connaître le programme, par voie d'affiche aux colons de leur région et, en même temps, déclanchent, par l'intermédiaire des caïds, une réclame plus ou moins pressante auprès des indigènes.

Dans les villes importantes, la publicité se fait surtout par la voie de la presse.

ETABLISSEMENTS	CENTRES D'ACHAT NOMBRE DE MULETS achetés en 1930	OBSERVATIONS
Témara	Témara	Achats presque exclusivement à des maquignons européens ou indigènes (mulets espagnols).
	Aïn-Seba	
	Marchand	Achats exclusivement à des indigènes. Présentations souvent fort nombreuses, mais mulet de petit format, insuffisant.
	Christian	
	Boulhaut	Achats exclusivement aux indigènes. Beaucoup de déchets.
	Boucheron	
	Khémisset	Région de cheval, où l'on achète peu de mulets, en général.
	Tedders	

ETABLISSEMENTS	CENTRES D'ACHAT	NOMBRE DE MULETS achetés en 1930	OBSERVATIONS
Méknès	Méknès	32	Achats aux indigènes et aux maquignons.
	Fès	55	
	Sidi-Sliman	43	Achat surtout aux indi- gènes.
	Petitjean	26	
	Mechra bel Ksiri.	10	
	Soukel Arba du Gharb	43	
Oudjda	Oudjda	233	Achats exclusifs aux maquignons ; mulets venant de la zone es- pagne.
	Berkane	18	
Mazagran	Mazagran	24	Achats aux indigènes.
	Settat	63	Achats sur le Souk, le plus important de la région.
	Casablanca	143	Achats aux maquignons.
	Sidi ben Nour ...	47	Achats aux indigènes ; bonne région d'éle- vage.
Marrakech	Marrakech	89	Achats aux indigènes et aux maquignons.
	Djema Sahim ..	50	
	Sebt des Gzoulas.	42	Achats aux indigènes.
	Ben Guerir	9	

Dans l'intérieur du pays, les achats ont lieu, tradition-
nellement au voisinage du Contrôle. On évite ainsi aux
indigènes de payer le droit de marché de 5 % qui, dans l'in-
térieur du souk, frappe toute transaction. Dans certains
centres, il est cependant de règle que le vendeur paye
une redevance fixe de 8 francs par animal présenté.

ACHATS AUX INDIGÈNES

Les époques favorables pour acheter des mulets (aussi bien que des chevaux) aux éleveurs indigènes sont les premier et troisième trimestres de l'année, saisons de ralentissement pour les travaux des champs.

A partir d'octobre, en général, quand les premières pluies permettent les labours, les indigènes ont besoin plus que jamais de leurs mulets. Fin janvier, dans l'ensemble, labours et semailles sont terminés. Alors le fellah, s'il a besoin d'argent, se laisse tenter par la Remonte, qui lui offre pour son mulet un prix généralement supérieur à ceux du commerce, et, surtout, le paie argent comptant, alors que sur le souk, les transactions se font le plus souvent partie en nature et partie en espèces.

Puis vient l'époque des moissons, et les indigènes gardent leurs animaux pour dépiquer leurs récoltes et les transporter.

La moisson terminée, c'est à nouveau la bonne époque pour les comités d'achat, surtout quand vient l'heure du « tertib » (impôt) et que les indigènes ont un besoin pressant d'argent.

Au jour du souk, prévenus par leur caïd et souvent par un crieur public, les indigènes amènent leurs animaux sur l'emplacement habituel où opère le comité. Un chaouch, secondé de moghaznis, s'évertue à mettre un peu d'ordre dans la présentation et tente, sans jamais y parvenir, d'endiguer le flot envahissant des curieux.

Les indigènes ne savent aucunement faire valoir leurs animaux et présentent ceux-ci sans la moindre préparation, parfois couverts de boue, hirsutes, déterrés, blessés, amaigris par un régime déficient, fatigués par un travail excessif.

Sur les lots quelquefois très nombreux que nous avons vu réunir dans certains centres tels que Christian, Mar-

chand, Teelders (souvent plus d'une centaine d'animaux présentés), que de sujets inachetables, trop petits, trop jeunes (ayant à peine 2 ans), ou au contraire hors d'âge, blessés, tarés, squelettiques, sont froidement présentés aux comités, témoignant combien illusoire est encore l'éducation des indigènes en matière d'hygiène et d'élevage et prouvant leur totale méconnaissance des conditions d'achat qu'ils voient cependant exiger par la Remonte, à chaque séance, depuis plus de quinze ans !

ACHATS AUX COLONS EUROPÉENS.

Les achats de mulets aux colons européens sont rares, on peut même dire exceptionnels jusqu'ici. Peu d'éleveurs en effet se sont encore orientés vers la production du mulet en vue de sa vente à l'armée, industrie qui serait pourtant rémunératrice.

Quelques colons font cependant du mulet pour leurs propres besoins, mais ils recherchent surtout le mulet de trait, type agricole, ayant de la masse, et non pas le mulet de bât, suffisamment alerte et de conformation spéciale, réclamé par les Remontes.

ACHATS AUX MAQUIGNONS.

Les achats aux maquignons devraient être aussi rares que possible, mais ils ne peuvent guère être évités, sous peine de ne pas satisfaire les commandes.

Quelques indigènes sont spécialisés dans cette branche du commerce et nous fournissent assez régulièrement un petit nombre de chevaux et de mulets. Il y a beaucoup de rebut dans leur présentation, car ce sont de très médiocres connaisseurs. Les défauts de conformation, même frappantes, les tares, même grossières, échappent à leur

entendement. Leurs supercheries sont enfantines et se bornent à : grandir un animal avec des fers épais, masquer des plaies avec de la terre ou du goudron, échauffer une boiterie à froid, utiliser un terrain irrégulier pour augmenter ou réduire, selon les besoins de la cause, la taille apparente.

Ces deux dernières années, tandis que la chute de la peseta s'accroissait, et que, d'autre part, les prix budgétaires des mulets, relevés pour encourager l'élevage, montaient à 3.000 et 4.000 fr., certains maquignons purent offrir à la Remonte d'importants lots de mulets espagnols, acquis à bon compte en Andalousie. Mais, cherchant à réaliser l'opération la plus lucrative, ils ne présentaient pas que des sujets irréprochables. Beaucoup leur furent refusés par les comités, parce que trop jeunes ou trop vieux, ou pêchant par leur conformation (membres trop grêles ou reins trop longs sont les défauts les plus fréquents). Dans l'ensemble, ils nous fournissent néanmoins de très jolis lots.

Les mulets retenus sont d'un modèle étoffé, fin de tissu, séduisant, auprès duquel le mulet marocain plat et hirsute, ne brille pas. Presque tous les mulets destinés à l'artillerie ont été recrutés parmi ces lots d'origine espagnole, où l'on a pu également trouver des mulets de bât ordinaire, plus petits, mais de conformation harmonieuse et bien membrés, ainsi que des mulets de plus grande taille, moins trapus, mais ayant de la masse et convenant au trait.

Depuis la fin de l'année 1931, l'exportation de mulets est interdite en Espagne. Les maquignons qui étaient devenus nos fournisseurs attitrés, ne peuvent plus s'y ravitailler, et il est à présumer que les seules ressources actuelles de la production marocaine ne permettront pas de réaliser si facilement qu'auparavant les commandes pour l'artillerie.

Examen du mulet en vente

Age. — Modèle. — Taille. — Défectuosités, tarés, affections diverses, état général. — Vices rédhibitoires.

AGE.

Les conditions d'âge sont fixées par le B. O.

L'armée achète, normalement, des mulets dont l'âge est compris entre 4 et 8 ans, inclusivement.

En cas de besoins urgents et difficiles à satisfaire, cette limite d'âge pourrait être reculée; mais comme au delà de 8 ans, la détermination de l'âge du mulet devient extrêmement incertaine, autant dire qu'on achèterait sans limite d'âge, sauf à écarter les sujets usés ou vieux d'aspect. C'est ce qui avait été décidé, momentanément, en 1925, par le Général Commandant Supérieur des Troupes du Maroc, en présence des besoins considérables résultant de la guerre du Riff. En revanche, il fut alors recommandé de ne pas acheter au-dessous de 5 ans, les mulets trop jeunes ne pouvant être utilisés d'emblée pour le dur service des colonnes, sans être voués à une ruine précoce.

Quoi qu'il en soit, la règle est d'acheter des animaux de 4 à 8 ans, et, même dans ces limites restreintes, il y a lieu de se montrer, pour l'appréciation de l'âge par l'examen des dents, extrêmement circonspect; car cette appréciation n'est vraiment facile que pendant la période d'éruption, chute et remplacement des dents de lait (phénomènes qui se produisent exactement comme chez le cheval, ou à peine un peu plus tardivement).

Passé cette période, la diagnose devient délicate. On ne peut guère tenir compte du rasement, ni du nivellement, car les cornets dentaires sont très profonds, et l'émail den-

taire, excessivement dur, persiste à peu près toute la vie. La forme des tables n'est pas non plus très caractéristique, car si elles s'arrondissent parfois plus tôt que chez le cheval, par contre, elles ne deviennent triangulaires que tout à fait sur le tard.

On se basera principalement :

a) *Sur la longueur des dents.* — Les dents du mulet, très dures, s'usent moins vite qu'elles ne poussent ; leur partie libre s'allonge d'année en année et arrive à atteindre 40 millimètres ;

b) *Sur l'angle de correspondance des mâchoires*, qui forme un arc demi-circulaire jusqu'à 5 et 6 ans, puis une ogive, dont les arcs se ferment progressivement.

c) *Sur le degré de convergence.* — Les incisives, d'abord serrées, s'écartent de plus en plus les unes des autres à leur base, et leurs extrémités convergent de plus en plus vers les tables.

d) *Sur le degré de fraîcheur.* — Les dents, assez blanches et brillantes jusque vers 8 ans, commencent ensuite à se ternir, deviennent jaunâtres, puis noirâtres.

e) *Sur l'épaisseur du bord inférieur des maxillaires.* — Ce bord, arrondi chez les jeunes, s'amincit avec l'âge, au fur et à mesure que les racines dentaires fuient les alvéoles.

Enfin, on tiendra compte de l'aspect général du sujet, comme de tous les indices révélant le vieillissement : profondeur des salières, grisonnement des poils de la tête, développement de rides dans les régions à peau fine, autour des yeux, des naseaux, des lèvres.

MODÈLE ET TAILLE.

A) *Mulets de bât.* — Le mulet de bât doit être conformé en vue de son service spécial, qui réclame à la fois de la robustesse et de l'agilité ; de la robustesse, car il doit porter

de lourdes charges; de l'agilité, car il doit passer partout, aussi bien par les sentiers de montagne abrupts et rocailleux que sur les pistes de plaine les plus boueuses.

Il doit donc être d'un modèle ramassé, trapu, dense et près de terre; avoir le dessus large, bien tendu, plutôt court, le rein bref et bien attaché, les hanches fortes, la croupe puissante; de bons membres, bien musclés dans leur partie supérieure, avec une ossature épaisse et compacte, des canons courts, des tendons secs et bien trempés, des articulations larges et sans tares, de bons aplombs, des pieds intacts.

On en considère deux types, qui ne diffèrent en somme que par la taille et la masse: le mulet dit d'infanterie (destiné également au train) et le mulet d'artillerie.

Le mulet d'infanterie, ou mulet de bât ordinaire, doit avoir une taille minima de 1 m. 42, pouvant s'élever jusqu'à 1 m. 45. Il porte en moyenne un chargement de 150 kilogs.

En 1925, pour la campagne du Riff, le général commandant supérieur fut autorisé par le Ministre à abaisser la taille minima à 1 m. 37. L'expérience montra que ces petits mulets, pourvu qu'ils fussent bien conformés, étaient d'excellents porteurs déplaçant allègrement des charges de 120 à 150 kilogs, s'entretenant facilement en bon état, et convenant, mieux que tout autre, aux pistes difficiles de montagne.

Le mulet de bât, type d'artillerie, que les prix ministériels permettent de payer jusqu'à 1.000 francs de plus que le mulet ordinaire, doit être choisi de taille plus élevée, mais surtout parmi les plus réguliers de conformation, les plus forts, les plus robustes, les mieux membrés.

Ces mulets portent, en effet, des charges considérables, dont voici quelques exemples (tirés du Règlement de manœuvres de l'artillerie de montagne):

Mulets de batterie de tir:

Mulet d'instruments	143 kg. 660
Mulet d'outils de pionnier.....	147 kg. 700
Mulet de frein	159 kg. 600
Mulet de canon	164 kg. 800
Mulet de roues	165 kg. 930
Mulet de flèche	167 kg. 500
Mulet de caisse à munitions avec havresac..	178 kg. 300
Mulet de caisse à munitions avec 3 piquets, 1 corde	185 kg. 200
Mulet de caisse à munitions avec débouchoir	191 kg. 300

On voit que ce dernier ne porte pas loin de ses 200 kilogs. Mais on en trouve encore de plus chargés dans l'échelon de combat.

Mulets de l'échelon de combat.

Mulet de caisse de transport (appr. de réserve)	155 kg. 160
Mulet de forge	161 kg. 160
Mulet de caisses à munitions (avec 3 cou- vertures)	168 kg. 400
Mulet de cantines médicales.....	180 kg. 700
Mulet de caisse à munitions avec débouchoir	191 kg. 300
Mulet d'avoine avec piquets de corde à chevaux	205 kg. 100

La taille minima réglementaire est de 1 m. 45.

Elle pourra s'élever jusqu'à 1 m. 48, même 1 m. 50, mais il semble indiqué de ne pas dépasser cette dernière limite. Il est, en effet, difficile pour les servants d'effectuer le chargement de mulets trop grands, car ils sont obligés d'élever le matériel, parfois très lourd, au-dessus des bâts. D'autre part, plus le dos du mulet est élevé, plus haut se

trouve le centre de gravité de sa charge, ce qui augmente le ballant de celle-ci, fatigue l'animal et l'expose aux chutes. Enfin, si les mulets sont de grande taille, tout en restant bien conformés pour le bât, c'est-à-dire du type trapu, ils ont alors trop de masse et deviennent trop lourds. Le travail auto-moteur s'accroît d'autant, l'agilité diminue, l'endurance aussi; en un mot, le rendement baisse, tandis qu'en revanche la nourriture doit devenir plus copieuse. Il est reconnu qu'en pays montagneux, où se déroulent en général les opérations, le mulet s'utilise et s'entretient d'autant plus facilement qu'il est moins grand, parce qu'il est à la fois plus sobre, plus adroit et plus résistant à la fatigue.

Enfin, la conformation n'est pas tout; il faut aussi tenir compte du tempérament de l'animal et de son caractère et choisir de préférence les mulets nerveux, énergiques et dociles, seuls susceptibles de fournir, après dressage, un service facile, durable et régulier.

Dans chaque batterie, les mulets seront répartis selon leurs aptitudes. Pour porter le matériel, il conviendra de prendre les mulets de taille moyenne, les plus forts, les plus calmes et les plus réguliers d'allure. « On choisira de même, dit le Règlement, les mulets « haut le pied », destinés à remplacer les mulets de matériel devenus indisponibles. Les mulets les plus jeunes et les plus faibles fourniront les porteurs de vivres et les mulets nus ».

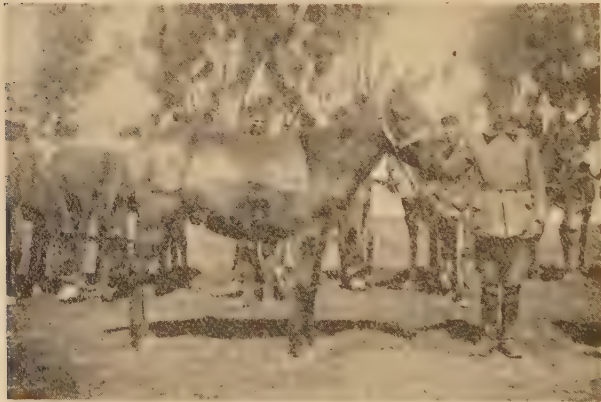
B) *Mulets de trait*. — Pour le mulet destiné à la traction, on peut se montrer moins exigeant.

Les qualités du dessus et des membres ont moins d'importance. On pourra tolérer un dos un peu long, tranchant ou un peu ensellé, un rein creux, des canons légers, défauts qui seraient éliminatoires pour un mulet de bât.



Type de bon mulet de bât, Infanterie (marocain)

Mule, 5 ans, 1 m. 44, tour de canon 18 cm., dessus court, large et musclé, portrait ouvert, croupe large et puissante, bons membres, excellente conformation pour le bât. (Payée 2.900 fr. le 16 février 1932, à Aïn-Seba, à un maquignon indigène.)



Type de bon mulet d'Artillerie

Mulet, 6 ans, 1 m. 48, tour de canon 19 cm., tour de poitrine 1 m. 70, tour de genou 28 cm. (Acheté 3.800 fr. à Aïn-Seba, le 15 mars 1932, origine espagnole.)

Le mulet de trait devra avoir assez de taille, tout en restant assez près de terre, une forte charpente, une musculature suffisamment développée, de la masse surtout, de la force et de l'énergie.

Le Règlement n'indique pas de taille précise, mais celle-ci sera d'au moins 1 m. 45, pouvant atteindre sans inconvénient 1 m. 50 ou même 1 m. 53 et jusqu'à 1 m. 55.

Les mulets de trait que la Remonte achète de temps en temps, sont pour le moment destinés aux régiments de tirailleurs et au train des équipages, qui les attendent aux voiturettes, aux arabas, aux fourgons, aux fourragères.

Au régiment d'artillerie coloniale du Maroc, on a tenté d'utiliser des mulets pour l'attelage d'une batterie de 75 et l'expérience a donné d'excellents résultats, bien, qu'à vrai dire, le mulet n'ait pas toujours, comme le cheval, le « cœur » nécessaire dans les terrains difficiles.

A l'exception d'une batterie portée sur le bât (matériel de 75, modèle Schneider, 1925), les batteries de 75 sont normalement tirées par des chevaux hongres d'origine française, pour la plupart des postiers bretons, renommés pour ce service. Mais ces animaux sont d'un acclimatement difficile, supportent assez mal les duretés de l'été marocain et sont très exigeants en matière de soins et d'alimentation. Il y aurait peut-être intérêt à les remplacer par des mulets de gros format, d'un type que notre production mulassière du Poitou serait susceptible de fournir.

Mulet à deux fins.

Quant au mulet à deux fins, pouvant servir indifféremment, selon les circonstances, d'animal de bât ou de trait, c'est un sujet d'élite qui, pour avoir cette double aptitude, devra être pourvu d'une forte membrure et allier une vigueur, une robustesse et une masse suffisantes à une conformation bréviligne irréprochable.

DÉFECTUOSITÉS, TARES, AFFECTIONS DIVERSES, ETAT D'EMBONPOINT.

Défectuosités.

Dans son facies composite, aussi bien que dans sa physiologie, son caractère et ses aptitudes, le mulet participe à deux héritages différents; aussi, pour le juger, ne faut-il pas le regarder du même œil que le cheval, et convient-il de ne pas considérer comme défauts des caractères morphologiques plus ou moins accusés qui ne sont que des particularités normales de sa conformation: tels, le volume considérable de la tête, l'étroitesse relative du poitrail, la brièveté de l'encolure, l'effacement du garrot, la musculature générale peu saillante, le peu de longueur de la croupe, la petitesse et le resserrement des sabots.

Nous avons vu quels sont, tout en tenant compte de cette conformation spéciale, les modèles de mulets à rechercher pour les différents services de l'armée. Dans son choix, l'acheteur sera en garde contre certaines défectuosités, qu'il suffit d'énumérer:

Défectuosités d'ensemble: animaux manquant de développement général, plats, étriqués, enlevés.

Défectuosités du corps : dessus insuffisamment tendu, garrot trop saillant (ce qui est rare), dos trop long, trop étroit, tranchant, exagérément voussé ou, au contraire, trop creux; rein long, creux, mal attaché; hanches étroites, coulées; croupe trop écourtée ou trop serrée; côte trop plate; poitrail serré.

Pour le service du bât, le dessus doit être particulièrement irréprochable.

Défectuosités des membres: les aplombs des membres sont, chez le mulet, encore plus souvent défectueux que chez le cheval. Il n'y a lieu de les considérer comme éliminatoires que dans les cas vraiment outrés, lorsqu'ils gênent

l'aisance de la marche et compromettent la solidité des membres (genoux arqués, jarrets exagérément clos, se contusionnant l'un l'autre à chaque pas, paturons très long-jointés). Quant à la gracilité des membres, fréquente chez les mulets marocains et espagnols, où elle n'est que l'exagération d'un caractère de race, elle se trouve rachetée par la densité et la solidité remarquables des os, ainsi que par la trompe des tendons. Il convient toutefois d'être exigeant pour le mulet de bât, et surtout pour le modèle d'artillerie, qu'on choisira parmi les plus fortement membrés, accusant l'ossature la plus épaisse, dotés des articulations les plus larges, des canons les plus courts, des tendons les plus volumineux et les mieux sculptés.

TARES.

Les mulets sont généralement plus nets dans leurs membres que les chevaux, car ils sont plus secs et moins fragiles; et, quand des tares existent, on est porté à les considérer, chez le mulet, comme ayant relativement peu d'importance, parce que cet animal, utilisé seulement au pas, doit *a priori* en être moins gêné dans son service et, qu'ici, en outre, le seul côté esthétique intervient peu.

Il est certain que nous n'avons vu que bien rarement des mulets ⁽¹⁾ boiter de tares osseuses; par contre, les tares molles entraînant une certaine gêne des membres, les molettes en particulier, sont assez fréquentes chez les mulets marocains, qui travaillent trop jeunes et sont souvent surmenés pour les labours. Il est sage de s'en méfier, même

(1) Cependant, si l'on consulte la statistique des Réformes (voir plus haut), on constate que, sur un chiffre total de 628, pour l'année 1931-1932, il y eut une centaine de mulets réformés pour boiterie chronique; celle-ci relevant dans nombre de cas, d'ostéoarthrite. Il faut attribuer ce déchet (qui, d'ailleurs, n'atteint pas 1 %, puisque l'effectif total est d'environ 12.000 mulets) à un service excessivement dur, résultant des opérations.

si elles n'entraînent aucune boiterie au jour de l'achat, car celle-ci peut s'être dissipée grâce à un léger repos, et se réveiller dès la première étape.

Les cicatrices de la face antérieure des genoux et des boulets doivent être examinés attentivement, car elles font suspecter la solidité de l'avant-main. Mais tous les animaux couronnés ne sont pas nécessairement faibles du devant ; on devra surtout les examiner en action.

Il faut vérifier soigneusement l'intégrité du garrot, du dos, du rein. On peut y trouver des blessures cachées par les poils, des cors, des durillons, des bourses séreuses, ou enfin des cicatrices. Celles-ci représentent des points de moindre résistance, des îlots fibreux dépourvus de souplesse et faisant souvent saillie prédisposant à de nouvelles blessures. Un mulet qui a « blessé » sur le dos, récidivera presque fatalement. Il convient donc d'éliminer impitoyablement tout mulet présentant d'importantes cicatrices à l'emplacement du bât, comme aussi ceux qui présentent en arrière de l'épaule des tumeurs fibreuses ou kystiques, ou des abcès froids toujours extrêmement difficiles à guérir et voués aux rechutes.

L'examen des yeux n'offre rien de particulier chez le mulet. L'intégrité de la vision est naturellement exigible, tout en offrant un peu moins d'importance que chez le cheval. La fluxion périodique est rare, nous n'en avons pas observé un seul cas.

Signalons une affection externe rencontrée assez fréquemment sur les mulets espagnols, la filariose hémorragique. Elle se manifeste par l'apparition soudaine de boutons cutanés, gros comme une noisette, qui se percent à leur sommet et laissent s'écouler quelques gouttes de sang. Puis ces boutons s'effacent, mais pour faire place à d'autres qui se constituent à côté, le lendemain, et ainsi successivement. L'affection est saisonnière ; elle apparaît au prin-

temps, dure tout l'été, s'éteint spontanément en automne. Les « boutons de sang », dont certains maquignons disent qu'ils servent d'exutoires aux « mauvaises humeurs » (et qu'ils s'efforcent cependant de masquer avec de la terre), sont désagréables à la vue, souillent le harnachement et, comprimés sous le bât, peuvent évoluer en abcès. Mais cette complication est assez rare et, sauf les cas d'infestation massive, il n'y a pas lieu de laisser échapper les mulets d'un bon modèle qui seraient atteints de cette affection. Celle-ci, bénigne en somme, n'empêche pas les animaux, au dire même des unités qui les emploient, de faire un service parfaitement régulier.

Etat d'embonpoint.

Il n'est pas rare de voir présenter pour la vente des mulets d'un beau modèle, mais en mauvais état général.

Si l'on pense, à bon droit, que l'embonpoint d'un animal est une affaire d'alimentation et si, par suite, on peut être tenté d'acheter certains mulets dont la charpente et la conformation, précisément non masquées par l'état de chair, paraissent bonnes, et qui, par ailleurs, répondent aux conditions d'âge et de taille, il y a lieu de craindre cependant que cet amaigrissement ne dénonce autre chose qu'un simple régime d'abstinence ou de travail excessif, car il peut résulter aussi d'une entérite chronique, d'une infestation parasitaire massive, ou encore d'autres affections rebelles et cachées, difficilement décelables au moment de l'achat, et qui empêcheront le corps destinataire de ces animaux de les remettre rapidement en bon état.

Il convient donc de se montrer plutôt pessimiste dans ses appréciations et de refuser systématiquement tout animal dont l'état d'entretien sera estimé insuffisant.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE V

L'amélioration du mulet marocain

Historique. — Les baudets étalons du Service de l'élevage et des Sociétés indigènes de prévoyance. — Rôle des Remontes. — Insuffisance des résultats obtenus et nécessité d'un programme complet d'amélioration.

Historique

A mesure que progressait notre emprise sur le Maroc, et que s'y développaient nos efforts de colonisation, l'agriculture, le commerce, l'industrie et l'armée exigeaient des mulets de plus en plus nombreux. Or, devant l'insuffisance du type indigène courant, fruit d'un élevage primitif qui, bien qu'encouragé par la hausse des prix, restait désordonné dans sa conduite, il devenait nécessaire d'améliorer, de grandir la race locale.

Le Service des Remontes, institué en 1912, ne s'intéressant pour lors qu'à la production chevaline, c'est l'Administration du Protectorat qui dut prendre en mains la question du mulet.

Aussi dès 1915, sous la direction du Vétérinaire Colonel

Monod, le Service de l'Elevage décide d'introduire au Maroc des baudets géniteurs de choix, susceptibles de donner, avec la jument marocaine, des produits ayant de la taille et du gros.

Des expériences officielles et les tentatives personnelles de quelques colons, faites depuis longtemps déjà en Algérie-Tunisie, semblaient avoir démontré que le baudet poitevin, orgueil des races françaises, améliorateur d'universelle renommée, convenait peu à l'Afrique du Nord, où il s'acclimatait difficilement, restait souvent frigide, souffrait de plaies d'été particulièrement tenaces et donnait des produits lymphatiques, sans doute très intéressants pour l'agriculture, mais peu utilisables pour l'armée, parce que trop lents et trop lourds.

Bénéficiant de telles conclusions, le Service de l'Elevage du Maroc s'adresse d'emblée aux races de la France méridionale, plus sèches, plus nerveuses, moins éloignées du type africain, au surplus, ayant déjà fait leurs preuves en Algérie. Il décide l'achat de baudets pyrénéens. •

En 1916, le Chef du Service de l'Elevage se rend lui-même en mission dans les Pyrénées orientales. Il y constate qu'en réalité les ressources locales sont insignifiantes; les ânes nés dans le pays n'y sont, pour la plupart, conservés que jusqu'au sevrage. Achetés à l'âge de 6 mois par des éleveurs espagnols, ils s'en vont grossir la production de Catalogne. Les conditions d'hygiène sont déplorables. Les baudets reproducteurs sont entretenus dans l'inaction complète, cloîtrés dans de véritables caves, sans air ni lumière, enfonçant jusqu'aux boulets dans une litière malpropre, les membres couverts de plaies. Aucun contrôle n'existe dans la production. (En Catalogne, l'élevage est beaucoup moins primitif, et les baudets ont leur *Stud Book*.)

La mission, opérant dans la région de Bourg-Madame

et de Font-Romeu, risquerait de ne rien trouver d'intéressant ; mais les marchands espagnols ayant appris son passage, font rentrer, en fraude (ce qui est des plus facile) de nombreux sujets catalans, parmi lesquels un beau choix peut être réalisé. Une dizaine de baudets dont la taille varie de 1 m. 35 à 1 m. 45, sont achetés à un prix moyen de 1.000 à 1.100 francs.

Toutes les années suivantes, dans la mesure où le permettent de modiques crédits, les achats du Service de l'Elevage se succèdent en Catalogne ; mais les prix montent rapidement, passant de 1.000 à 1.500 fr., puis bientôt à 2.000 et 3.000 francs.

Dès 1924, le change élevé porte jusqu'à 4.000 francs le prix de revient d'un baudet catalan moyen. Cette hausse constante incite le chef du S. E. à rechercher ailleurs des géniteurs de qualité comparable, mais moins chers.

Greffuhle, Inspecteur de l'Elevage dans le Maroc oriental (Oudjda) préconise, en milieu indigène, l'emploi du baudet adhérien de la région de Sétif, âne de taille moyenne, 1 m. 20 à 1 m. 30, aux articulations sèches, aux tendons particulièrement bien trempés.

« C'est l'âne indigène, écrit-il, qui, malgré sa petite taille, nous semble le plus particulièrement indiqué. Car, ce qu'il faut avant tout, c'est un père qui ait vécu dans un milieu à peu près identique à celui des juments de nos régions. De ce fait, les produits ne perdent rien de la rusticité de leurs ascendants et, comme eux, vivront facilement dans le même milieu. » A son avis, c'est une erreur de vouloir grandir une race indigène par le croisement, c'est à la fertilité du sol qu'il faut demander ce résultat. Aussi voudrait-il voir réserver le baudet pyrénéen aux colons européens qui, seuls, possèdent des abris et des réserves fourragères.

Montégu, Inspecteur de l'Elevage à Oued-Zem (1924) si-

gnale dans la région d'Amismiz, au sud de Marrakech, l'existence d'ânes d'une taille exceptionnelle (atteignant, dit-il, 1 m. 30) et il invite le S. E. à en faire rechercher quelques exemplaires, pour servir d'étalons mulassiers. Ces baudets, acquis à bon compte, seraient placés en tribu et confiés à des indigènes aisés, recommandés par leur caïd. Ces éleveurs les entretiendraient gratuitement et le léger travail fourni compenserait les frais de nourriture. La monte aurait lieu sur les souks, et le prix de la saillie serait de 5 francs. Le vétérinaire de l'élevage exercerait une étroite surveillance sur ces baudets.

Mais ce projet ne reçoit pas d'exécution.

Le 13 février 1924, le Chef du S. E. s'adresse au Vétérinaire Principal de l'Armée du Levant et lui demande s'il serait possible de trouver en Syrie des baudets étalons d'une taille de 1 m. 40, d'un bon modèle et d'un prix intéressant. Il lui est répondu que l'on peut trouver des baudets satisfaisant aux conditions, mais ils seraient d'un prix d'achat élevé. Chaque baudet reviendrait, rendu à Casablanca, à la somme de 6.000 fr. Ce prix étant jugé excessif, on renonce au baudet syrien.

La même année, on s'adresse à des éleveurs d'Italie, qui offrent de très beaux sujets, mais ceux-ci reviendraient encore plus cher.

Finalement, conclut M. Monod, malgré le change défavorable, c'est encore en Catalogne, dans la région de Vich, qu'on trouve aux meilleures conditions le meilleur type de baudet. Ce type revient à 5.000 francs, rendu Casablanca.

En 1925, cependant, comme complément à ces importations, le S. E. veut tenter de produire sur place des reproducteurs de qualité ; dans ce but, il achète 4 ânesses de la race de Vich (la plus réputée) qu'il place à la ferme d'élevage d'Aïn-Djema.

Leur prix de revient total est de 14.697 francs. La pro-

duction de ces ânesses, saillies par des baudets catalans importés, fut reconnue excellente et donna des géniteurs supérieurs aux baudets d'origine pyrénéenne, parce qu'élevés dans de meilleures conditions, mieux nourris et parfaitement adaptés au climat.

En même temps, Claudon, Inspecteur de l'Elevage à Settat, essayait le croisement du baudet catalan avec l'ânesse marocaine sélectionnée, et obtenait ainsi des baudets 1/2 sang, puis des 3/4 de sang, très appréciés par les éleveurs. Nous donnerons plus loin quelques détails sur ces résultats.

En 1926, le Capitaine Panouillot, Directeur de l'établissement hippique de Témara, propose à la Chambre d'Agriculture la création d'un élevage de baudets étalons, comportant à sa base un effectif de 30 ânesses et 2 baudets. Extrêmement intéressant pour le Protectorat qui, en cette matière, est tributaire de l'Espagne, alors qu'en revanche celle-ci vient rafler chez nous, dans les Pyrénées, les meilleurs ânon de 6 à 10 mois (et nous les revend souvent à 3 ans), ce projet devrait s'imposer ; il n'est malheureusement pas retenu.

Pendant ce temps, la hausse des prix s'accroissait et le prix de revient d'un baudet catalan montait jusqu'à 8.000 francs.

Aussi, par lettre du 11 septembre 1926, le Chef du S. E., renonçant à faire ses achats en Catalogne, propose désormais l'achat de baudets français de la région pyrénéenne, inférieurs aux baudets de Vich, mais d'une bonne conformation et possédant des qualités amélioratrices. Le prix de revient de ces baudets (dont la taille est de 1 m. 35) est de 5 à 6.000 francs.

Cette année même (1926), 17 baudets soi-disant pyrénéens (?) sont achetés à des prix variant de 3.600 à 4.900 fr.

En 1927, Chapuis, Inspecteur de l'Elevage à Meknès,

signale que ces baudets sont très délicats et il demande l'essai du baudet d'Andalousie, plus petit, mais plus robuste, adapté à un climat très voisin de celui du Maroc. Mais il n'est pas donné suite à sa demande.

Bref, depuis 1926 jusqu'en 1931, c'est au baudet pyrénéen que le S. E. fait appel, à peu près exclusivement, pour entretenir ou augmenter ses effectifs, dans la mesure de ses crédits.

Enfin, au début de l'année 1932, le S. E. remet en question l'emploi du baudet poitevin au Maroc. Considérant qu'au fond ce baudet n'a encore fait l'objet d'aucune expérience dûment contrôlée quant à la façon dont il se comporte au Maroc, tant au point de vue de son acclimatement qu'à celui des résultats de son alliance avec la jument marocaine, le S. E. se décide à importer quelques sujets de cette race.

Quatre baudets du Poitou, achetés au prix moyen de 11.000 francs (tous frais compris) dans la région de Niort et garantis « bons d'allure », viennent donc d'être confiés à l'Inspection d'élevage de Khémisset qui, les suivant de très près, surveillera leurs accouplements et contrôlera leur production. Ainsi pourra-t-on, en définitive, faire le point sur une question qui intéresse à la fois les élevages français et marocain.

Les baudets étalons du service de l'élevage

Effectifs. — Répartition. — Fonctionnement des stations de monte. — Statistiques de la production.

EFFECTIFS.

Depuis 1916, année où commencèrent les achats, le S. E. a acquis environ 180 baudets reproducteurs, dont les prix

de revient, d'abord faibles (entre 750 et 1.000 fr. au début), s'élevèrent progressivement à 7.500 fr. (prix maximum payé en 1929 pour un baudet catalan), et jusqu'à 11.000 fr. (prix moyen des 4 baudets poitevins achetés fin 1931).

Par suite des pertes échelonnées sur ces quinze années, soit environ 35 morts et une trentaine de réformes, l'effectif actuel ne dépasse guère la centaine.

Ces baudets, presque tous d'origine catalane ou pyrénéenne, ainsi que nous l'avons fait ressortir dans l'histoire des achats, sont répartis pour la plupart dans les établissements hippiques qui, aux frais et pour le compte du Service de l'Elevage, assurent leur garde et leur entretien, en dirigeant l'emploi comme étalons et contrôlent leur production.

Un certain nombre de baudets sont conservés dans les fermes du S. E., principalement à la ferme d'Oudjda, où ils sont près d'une vingtaine ; 2 sont à la ferme d'Aïn-Djema (pour y servir les ânesses) ; il y en a un à la ferme autonome de Casablanca, enfin 4 baudets du Poitou sont affectés à la ferme de Khémisset.

Quelques baudets reproducteurs sont également prêtés à des colons s'intéressant à la production du mulet (3 à Petitjean, 1 à Ksiri, 1 à Fès, 1 à Safi, 1 à Agouathine). Ces baudets restent naturellement sous la surveillance sanitaire de l'Inspecteur d'Elevage de la région, à qui il appartient aussi de constater que ces animaux de valeur ont bien tous les soins qu'ils méritent et ne sont pas exploités outre mesure.

BAUDETTS CONFIEÉS AUX ÉTABLISSEMENTS HIPPIQUES.

Ces baudets sont au nombre de 74 et répartis ainsi qu'il suit :

22 au Haras de Témara, 20 à la succursale de Meknès.

18 au Haras de Mazagan, 14 à la succursale de Marrakech.

Dans chaque établissement, ces baudets sont soignés par un personnel indigène, sous le commandement d'un gradé des Remontes.

Animaux doux, dociles et d'une force remarquable, ils s'attellent très bien aux arabas et participent ainsi aux diverses corvées de quartier. Ce léger travail quotidien, très hygiénique, assure leur maintien en bon équilibre physiologique, les empêche d'être envahis par la graisse, et ne peut qu'être favorable à leur fécondité.

Alimentation. — Leur alimentation est à base d'orge, de foin et de paille. Le taux des rations fixé par le Chef du S. E. est le suivant :

En temps normal

Orge	2 k. 500
Foin	2 k. 500
Paille	3 k. 500

En période de monte

Orge	3 k. 500
Foin	3 k. 500
Paille	3 k. 500

Ferrure. — La ferrure assurée par le maréchal abonnataire de l'établissement est renouvelée en principe tous les mois.

Monte. — Pendant la saison de monte qui va du 15 février au 15 juin ces baudets sont envoyés, en même temps que les étalons, dans les stations, en nombre variable pour chacune de celles-ci, selon les besoins de la région, plus ou moins orientée vers la production mulassière.

Actuellement, toutes les stations relevant des établissements hippiques peuvent être pourvus de baudets, mais,

au gré des éleveurs, européens comme indigènes, ces reproducteurs sont encore en nombre très insuffisant, notamment dans la région des Zaërs, qui, de l'avis du Contrôleur et du Vétérinaire Inspecteur, est éminemment favorable à l'élevage du mulet.

Nous indiquons dans le tableau suivant l'état des stations de monte fonctionnant actuellement, pour chaque circonscription, avec le nombre de baudets affectés à chacune d'elles.

Au total : 34 stations de monte et 78 baudets.

CIRCONSCRIPTIONS ETABLISSEMENTS	LOCALITÉS POURVUES DE STATION	NOMBRE DE BAUDETS
Circonscription de Témara	Témara	2 baudets
	Dar-Gueddari	3 —
Haras de Témara	Khémisset	2 —
	Tiflet	2 —
	Tedders	5 —
	Marchand	3 —
	Boucheron	3 —
	Boulhaut	2 —
	8 stations	22 baudets
Succursale de Meknès	Meknès	8 baudets
	Petitjean	3 —
	Fès	2 —
	Tissa	3 —
	Sefrou	2 —
	Kénifra	2 —
	6 stations	20 baudets
Succursale d'Oudjda	Oudjda	1 baudet
	Berkane	2 baudets
	Midelt	
	Outat el Hadj	2 —
	Taza	2 —
	5 stations	7 baudets
Circonscription de Mazagan	Mazagan	6 baudets
	Khémis des Zemamras	2 —
Haras de Mazagan		2 —
		1 —
		1 —
		1 —
		2 —
		2 —
	Ben Ahmed	2 —
	8 stations	17 baudets
Succursale de Marrakech	Marrakech	3 baudets
	Dar oud Zidouh	2 —
	El Kelaa	2 —
	Ben Guerir	1 —
	Chichaoua	2 —
	Tleta de Sidi Embarek	1 —
	Chemaïa	1 —
	7 stations	12 baudets
TOTAL GÉNÉRAL.....	34 stations	78 baudets

Fonctionnement des stations

La monte a lieu sous la surveillance du chef de station, qui décide des accouplements.

A la période de début du fonctionnement des stations, en 1913, alors que le nombre total des baudets n'était encore que de 18, il avait été recommandé de faire faire à ces géniteurs le plus grand nombre possible de saillies, sans limitation de nombre. Ces directives pouvaient s'expliquer, à titre de lancement ; mais, avec le succès croissant des baudets, elles menaçaient d'aboutir pour ceux-ci à un surmenage génésique tout à fait défavorable à leur fécondité. Aussi, en 1924, le Service de l'Elevage propose-t-il d'essayer la fécondation artificielle, qui permettrait à un seul baudet de servir 300 juments, au lieu de 80 ; et donnerait, du moins théoriquement, 75 % de fécondation. Mais ce procédé ne pouvait avoir de succès au Maroc, à cause du caractère méfiant des indigènes, et, d'autre part, des conditions délicates de son emploi. La proposition le concernant resta donc lettre morte.

En 1926, le nombre des saillies des baudets est ramené à 2 par jour au maximum.

L'instruction sur la monte dit : « Les baudets devront être promenés au pas une heure tous les deux jours autour de la station. Ils feront chaque jour la double saillie. La jument recevra chaque fois une marque aux ciseaux à l'encolure, pour éviter toute confusion avec la marque faite sur les juments saillies par les étalons (sur la fesse gauche). Le chef de station devra prendre soigneusement note du nom de la jument, de son signalement, des noms et adresse de l'éleveur, de la date et du numéro du saut. Un registre spécial lui sera remis à cet effet. Il ne délivrera pas de carte de saillie à l'éleveur. ».

(Nous verrons plus loin le changement apporté à cette dernière décision.)

En principe, les baudets ne doivent pas saillir d'ânesses. Cependant, pour favoriser la production de bons géniteurs nécessaires à la production mulassière, les chefs de station sont autorisés à laisser saillir aux baudets les ânesses d'un bon format, et d'au moins 1 m. 25 de taille, envoyées à la station par le Vétérinaire Inspecteur de l'Élevage, et pourvues par ses soins d'un certificat sanitaire.

La saillie est gratuite comme pour tous les étalons.

FRIGIDITÉ DES BAUDET.

D'une manière générale, les baudets catalans, utilisés en station, sont assez ardents à la saillie. Il en est cependant quelques-uns qui sont très « lents d'allure » et nécessitent, pour s'acquitter de leurs fonctions, certains artifices ou la présence d'une ânesse.

A titre d'expérience, on a tenté sur les plus froids d'entre eux l'opération dite « de Doppler », et celle-ci a donné, notamment sur un baudet de Mazagan, des résultats surprenants.

Rappelons qu'elle consiste à gratter au bistouri la surface de l'albuginée testiculaire et à l'irriter par l'action d'un composé caustique, l'isophénal. Il s'ensuit une violente réaction, qui serait le point de départ d'une excitabilité génésique très accusée. [Il s'agit d'une « sympathicodiaphtrèse ».] (1).

L'animal est couché sur le côté gauche, comme pour une castration, le membre postérieur droit étant fortement ramené sur l'épaule. L'opération comprend les temps suivants :

(1) « Lésion du système sympathique périvasculaire au moyen d'agents chimiques en application locale. » VELU. (Voir *Bulletin Académie Vétérinaire de France*, mars 1932.)

1° incision des bourses et des enveloppes, jusqu'au testicule découvert ;

2° grattage de l'albuginée ;

3° application, sur la surface grattée, d'une compresse imprégnée d'isophénal, qu'on laisse agir pendant une minute ;

4° suture étagée au catgut : de la vaginale, du fibro-dartos, du scrotum.

On termine par un pansement au collodion.

Dès le lendemain de l'opération, la région testiculaire est le siège d'un volumineux œdème, qui met 8 à 10 jours pour se résorber.

Cette opération vient d'être pratiquée, en janvier 1932, par le docteur vétérinaire Velu, sur 4 baudets du Dépôt de Témara. Il sera des plus intéressant d'en suivre les résultats pendant la prochaine saison de monte.

Dès le début de leur importation, ces baudets du S. E., parents richissimes de l'âne marocain, connurent un grand succès, tant auprès des indigènes qu'auprès des colons. Il suffit de parcourir les Rapports annuels sur le fonctionnement des établissements hippiques pour constater que ces géniteurs firent régulièrement leur plein de juments et que, d'année en année, leur nombre, toujours jugé insuffisant, ne cessa d'augmenter, sans pouvoir atteindre le chiffre désirable, par suite de l'insuffisance des crédits.

Nous verrons plus loin que les Sociétés indigènes de prévoyance firent, de leur côté, un grand effort pour seconder le S. E. en matière de production mulassière et procédèrent à des achats de baudets étalons.

Statistique de la production

Le tableau ci-joint montre la progression de l'effectif des baudets en service dans les stations de monte, depuis 1917 jusqu'à 1930. Il indique également le nombre de

juments saillies chaque année, ainsi que le pourcentage de production.

Mais, pour ce qui concerne ce dernier, il y a lieu de remarquer que les chiffres inscrits sont certainement très inférieurs à la réalité. Ils ne concernent en effet que les produits effectivement déclarés. Or, beaucoup de juments venues telle année à la station de monte ne sont pas présentées à nouveau l'année suivante, soit qu'elles aient disparu de la région (mortes, vendues ou appartenant à des nomades), soit que leur propriétaire, par nonchalance, et pour éviter un long déplacement, les ait tout simplement livrées au kiddar ou au baudet rouleux.

La délivrance de cartes de naissance pour les muletons (au même titre que pour les poulains) ne pourrait qu'inciter les indigènes à déclarer plus régulièrement leurs produits.

ANNÉES	NOMBRE DE BAUDETS	NOMBRE DE JUMENTS SAILLIES	NOMBRE DE PRODUITS DÉCLARÉS
1917	18	1.132	
1918	18	1.263	
1919	23	1.299	175
1920	38	1.465	
1921	44	2.684	
1922	51	3.761	563
1923	56	4.452	716
1924	63	4.767	880
1925	67	4.328	757
1926	70	3.599	819
1927	71	4.136	534
1928	79	4.378	808
1929	113	5.257	939
1930	109	5.018	891
1931	78	3.319	561

Rôle des sociétés indigènes de prévoyance dans la production mulassière du Maroc

Les premières Sociétés indigènes de prévoyance furent instituées en 1912, dans les cercles d'Oudjda et des Beni-Snassen, sur le modèle des Sociétés de Prévoyance d'Algérie.

Leurs buts étaient : l'assistance mutuelle, le crédit agricole, la vulgarisation des méthodes européennes.

Ces Sociétés furent définitivement reconnues et organisées par le dahir du 6 août 1917, modifié en 1922 ; leur statut est maintenant régi par le dahir du 1^{er} février 1928, dont les conditions d'application sont précisées et développées par une Instruction générale du 1^{er} septembre 1929.

Il existe actuellement 52 Sociétés indigènes de prévoyance au Maroc, dont 21 en territoire civil et 31 en territoire militaire.

En dehors de leur œuvre d'assistance mutuelle, ces sociétés ont accompli un grand effort pour l'éducation des indigènes en matière d'agriculture et d'élevage. Elles se sont particulièrement intéressées à la production mulassière et, en ce domaine, ont secondé les entreprises du S. E. par l'importation de baudets catalans. En 1929 elles possédaient déjà 72 baudets ; en 1931, l'effectif de ces reproducteurs atteint 102 et de nouvelles commandes sont passées sur les crédits de l'exercice 1931-1932.

Répartition et fonctionnement des baudets des S. I. P.

Sur 52 S. I. P. existant en 1931, 34 sont pourvues de baudets étalons. Le tableau ci-joint donne leur répartition.

Dans les localités pourvues d'une station de monte, les baudets des S. I. P. sont confiés au chef de station pendant la période de monte, c'est-à-dire du 15 février au 15 juin.

Dans les autres localités, les baudets font la monte chez le caïd ou à proximité du Bureau des affaires indigènes. lequel fait exercer une certaine surveillance sur les accouplements.

Les saillies sont gratuites.

La surveillance sanitaire de ces baudets est exercée par le Vétérinaire Inspecteur de l'Elevage de la circonscription.

S. I. P. des Abda Ahmar (Sâfi)	14
— d'Azilal	1
— d'Azrou	2
— de Ben Ahmed.....	3
— de Béni Mellal.....	5
— de Ber Rechid.....	2
— des Branès (à Bab-Moroudj).....	1
— de Chaouia Nord (Casablanca).....	4
— des Doukkalas (Mazagan).....	2
— d'El Hammam	3
— de Fès banlieue.....	1
— d'Imintamont	2
— de Karia-ba-Mohamed	2
— de Khémisset	10
— de Ksiba	6
— du Loukkos (Ouezzan).....	4
— de Marrakech banlieue.....	4
— de Midelt	1
— du Moyen Ouergha.....	2
— d'Oued Zem.....	6
— des Oulad-Saïd	2
— de Petitjean	2
— de Rabat banlieue.....	4
— des Rehamna (Marrakech).....	3

—	de Sale banlieue.....	1
—	de Séfrou	2
—	de Settât banlieue.....	3
—	de Souk-El-Arba du Gharb.....	4
—	des Sraghna Zemrane (El-Kelaa)	5
—	de Taza et de Taza banlieue.....	2
—	de Tedders.....	4
—	du Territoire du Sud (Ksar-Es-Souk)....	1
—	des Zaers (Camp Marchand).....	3
—	des Zaïans (Kénifra)	1
TOTAL		102

Le contrôle de la production est assuré soit par le chef de station, soit par le chef du bureau des Affaires indigènes.

Au même titre que les baudets du S. E., ceux des S. I. P. intéressent considérablement les éleveurs indigènes, et leur effectif demande à être encore augmenté.

Citons quelques chiffres qui montreront leur succès :

Baudets des S. I. P. de Chaouïa :

3	baudets à	Settat.
3	—	Ber-Rechid.
2	—	Ben-Ahmed.
2	—	Ouled-Saïd.

Ces 10 baudets ont sailli :

En 1927	580 juments
1928	850 juments et 70 ânesses
1929	910 juments et 80 ânesses
1930	925 juments et 60 ânesses
TOTAL	3.265 juments et 210 ânesses

Ce qui représente une moyenne de : 81 juments et 7 ânesses par beaudet.

Baudets des S. I. P. de Beni-Mellal :

3	baudets à	Beni-Mellal
2	—	Dar-ould-Zidouh.

De 1925 à 1930, ces 5 baudets ont sailli 1.736 juments, ce qui représente une moyenne annuelle de 69 juments par baudet.

CHAPITRE VI

Situation actuelle de l'élevage mulassier au Maroc

Nécessité d'encourager son amélioration

Créé en 1912 pour améliorer le « barbe marocain » et viser essentiellement la production du cheval de guerre, le Service des Remontes et Haras Marocains ne dédaigna pas, cependant, de s'intéresser à la création d'une race de trait, réclamée par le rapide essor de l'agriculture. Il est donc assez étonnant que, par contre, la production mulassière soit restée aussi en marge de ses préoccupations, alors qu'elle eût mérité une grande part de sa sollicitude, en raison de son importance majeure pour l'armée et le colon.

Faut-il expliquer cette sorte d'ostracisme par la survivance d'un préjugé assez répandu tenant le « mulet, fils de l'âne » pour un animal inférieur ?

Ou bien, est-ce parce que le baudet, perfide propagateur de la dourine, dont il n'accuse pas les symptômes, avait longtemps jeté, en Algérie-Tunisie, la perturbation dans l'élevage du cheval, et que les officiers des remontes lui vouaient, de ce fait, une défiance systématique ?

La véritable raison est que l'élevage mulassier, par la facilité relative de sa conduite, son caractère rémunérateur et le développement naturel de ses débouchés, tentait suffisamment l'indigène ou le colon et, concurrençant de plus en plus la production hippique, semblait ne réclamer aucun encouragement.

Il est indiscutable, en effet, que l'élevage du mulet, comparé à celui du cheval, exige moins de dépenses, fait courir moins de risques et procure plus de bénéfices.

1° Il exige moins de dépenses :

car, d'une part, pour faire du mulet, on peut se contenter d'une jument tout à fait commune, même tarée, dont le prix d'achat est certainement inférieur à celui d'une bonne poulinière ;

D'autre part, le muleton, plus sobre que le poulain, exige moins de grains et s'accommode d'une nourriture moins chère.

2° Il fait courir moins de risques :

car le muleton, plus rustique, résiste mieux aux maladies, supporte mieux les privations et le manque de soins, se tare et se déprécie moins facilement.

3° Il procure plus de bénéfices :

Considérons en effet que le cheval, jusqu'au moment de sa vente, c'est-à-dire 4 ans au moins, rend peu de services à son propriétaire, qui, s'il veut lui conserver son intégrité, nécessaire à sa valeur marchande, doit le ménager ;

que, par contre, le mulet travaille à 2 ans, tire la charue, porte le chouari, en un mot peut s'utiliser sans dommage et déjà payer largement son entretien et qu'enfin, son prix de vente est en général bien supérieur à celui d'un cheval !

La Remonte paye : 2.000 à 2.300 francs un cheval de troupe, 2.500 à 3.000 francs un cheval de tête ; enfin, jusqu'à 5.000 francs un cheval qu'elle achète pour la catégorie spéciale, mais ce dernier prix est tellement exceptionnel qu'il vaut mieux ne pas l'envisager. Les prix du commerce, eux, sont notablement inférieurs. Quant aux mulets, la Remonte les paye 3.000 francs s'ils sont du type ordinaire, jusqu'à 4.000 francs s'ils sont du type artillerie.

Ajoutons que les Comités d'achat rejettent impitoyablement les chevaux mal réussis, mal conformés, accidentés ou tarés, ou même insuffisamment développés ; tandis qu'ils se montrent, pour le mulet, relativement indulgents.

Enfin, les prix du commerce sont également tout en faveur du mulet. Dès le sevrage, un muleton vaut de 500 à 1.000 francs, alors qu'un poulain du même âge (6 mois) ne se vend que de 200 à 400 francs. A 2 ans, le mulet se vend déjà sur le souk de 1.800 à 2.000 francs.

Il n'est donc pas étonnant que l'élevage du mulet soit tout naturellement en faveur auprès des indigènes et que, du fait des seules conditions économiques, il ait tendance à se développer.

Aussi, jusqu'ici, est-ce à la production chevaline que les Pouvoirs officiels réservèrent leurs encouragements, n'octroyant en revanche à la production mulassière que d'insuffisantes mesures d'aide, de direction et de contrôle. Nous avons vu cependant que le Service de l'Élevage avait pris l'initiative d'importer des baudets géniteurs de choix, susceptibles, s'ils étaient employés judicieusement, d'améliorer le mulet marocain. Encore eût-il fallu les accoupler avec de bonnes juments ! Malheureusement, il n'en fut que rarement ainsi. Les meilleures juments présentées aux stations étant, à juste titre, réservées aux étalons, les baudets ne pouvaient avoir que le rebut. Ainsi, chaque année, furent vouées à la production mulassière, nombre de juments, absolument indignes de reproducteurs importés à grands frais, et qui eussent dû être rigoureusement exclues de nos stations.

Aussi ne faut-il donc pas s'étonner si les résultats acquis jusqu'ici ont été beaucoup moins brillants et homogènes qu'on eût été en droit de les escompter.

Or, si l'on considère que le cheptel marocain compte près de 130.000 juments (recensement de 1930) alors que

nos étalons, au nombre maximum de 300 (actuellement réduit à 250) ne peuvent en servir qu'environ 12.000, on voit que, cette première sélection opérée, il reste un effectif dépassant de beaucoup une centaine de mille juments, où il doit être encore facile (du moins *à priori*) de trouver les quelque 10 à 12.000 mulassières, amples, épaisses et bien conformées, nécessaires à nos baudets améliorateurs, dont le nombre actuel (S. E. et S. I. P.) ne dépasse guère 220.

Amélioration chevaline et amélioration mulassière peuvent donc marcher de pair, sans se gêner.

La question est d'autant plus brûlante d'intérêt, qu'en dépit des sacrifices consentis pour l'importation de baudets géniteurs, presque tous catalans, le Maroc est resté tributaire de l'étranger en ce qui concerne la plus grande partie des effectifs mulassiers dont il a besoin, tant pour l'armée que pour l'agriculture et les transports. Ainsi, nous l'avons déjà dit, les Remontes en sont réduites à s'adresser aux maquignons espagnols pour approvisionner l'artillerie de montagne en mulets de bât d'un modèle convenable, dont le type est une véritable rareté pour la production marocaine. Et depuis seulement ces deux dernières années, on peut évaluer à plus d'un demi-millier le nombre de mulets espagnols achetés pour l'armée, au prix moyen de 3.500 fr.

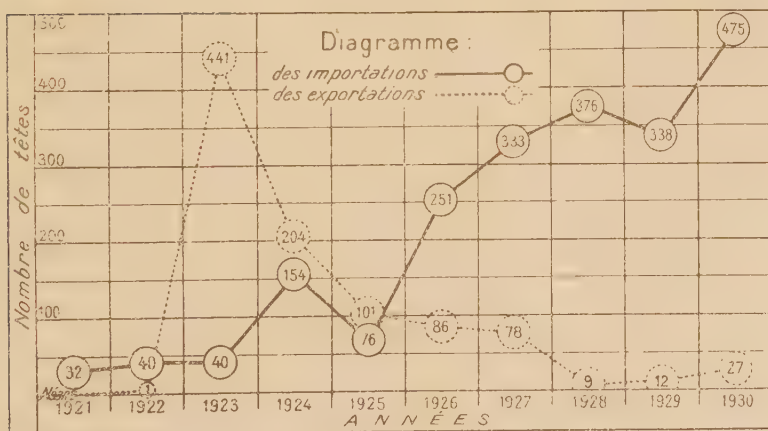
N'est-il pas piquant de songer, d'autre part, que les Espagnols importent eux-mêmes de nombreux mulets, achetés jeunes en France, sur nos marchés du Centre et du Sud-Ouest ?

Plus que jamais il apparaît donc opportun de s'intéresser à la production mulassière du Maroc et de lui consacrer un programme méthodique et complet d'amélioration.

Ci-joint un tableau (suivi d'un diagramme), indiquant le chiffre des importations et exportations de mulets dans la zone française du Maroc, de 1921 à 1930. Il fait ressortir la marche presque continuellement ascendante des importa-

tions, alors que les exportations assez élevées en 1923 (1), n'ont cessé de diminuer, et se réduisent, pour ces dernières années, à quelques animaux expédiés pour la boucherie.

ANNÉES	NOMBRE DE TÊTES	
	IMPORTÉES	EXPORTÉES
1921	32	Néant
1922	40	11
1923	40	441
1924	154	204
1925	76	101
1926	251	86
1927	333	78
1928	376	9
1929	338	12
1930	475	27
TOTAUX	2.115	959



CHAPITRE VII

Programme d'amélioration du mulet marocain

Choix des reproducteurs. — Alimentation. — Encouragements.

Choix des reproducteurs

A) JUMENTS.

De l'avis de Magne, les juments mulassières, pour donner de beaux produits, doivent contraster le plus possible avec les ânes. « On les choisira, dit-il, à tête légère, à encolure longue, à corps trapu et épais, à reins courts, à poitrail ouvert, à garrot bien sorti, à côte ronde, à croupe charnue, à hanches écartées, à membres forts, à cuisses et à avant-bras garnis de muscles puissants et à pieds évasés. »

Dans le Poitou, où la production du mulet est en honneur depuis des siècles, les éleveurs recherchent surtout les juments ayant de la taille, du gros, de la masse ; ils ne sont pas des plus exigeants sur la conformation générale et excusent volontiers un dos ensellé, par exemple ; mais ils estiment particulièrement les membres forts, aux extrémités garnies de crins longs et touffus recouvrant des sabots larges et volumineux.

Ce sont là des caractères de race, et d'une race vouée à la production d'un type bien spécial de mulet (le mulet de

gros trait), plutôt que des qualités à rechercher systématiquement pour la jument mulassière. Il suffit en effet de rappeler qu'en maintes régions (Franche-Comté, Savoie, Auvergne, Gascogne), des juments d'un type très différent donnent des mules très estimées.

En tout cas, chez la jument marocaine, nous sommes loin de la conformation de la jument maraîchine ! et le résultat de son accouplement avec l'âne, surtout l'âne d'Afrique, ne saurait être qu'un mulot de type svelte, léger, agile et nerveux, pour lequel les formes générales étriquées et la gracilité de la membrure, héritage souvent bilatéral des deux procréateurs, constituent l'écueil principal à éviter.

Si l'on veut faire du bon mulot de bât pour l'armée, il convient donc de choisir judicieusement les mères.

On recherchera : des juments de taille moyenne, de 1 m. 45 à 1 m. 50, près de terre, d'une bonne ossature générale, à poitrail large, à côte arrondie, à reins courts, à hanches éclatées, avec les membres les plus sérieux, les articulations les plus fortes, les canons les plus épais.

On devra tenir compte aussi de l'aptitude à être fécondée par le baudet, faculté spéciale qui caractérise la bonne mulassière. Cette aptitude est généralement développée, avons-nous dit, chez la jument marocaine. Il en est, cependant, qui ne « retiennent pas l'âne ». Deux ou trois accouplements infructueux devront les faire exclure. De même ne doit-on plus livrer au baudet les juments qui, ayant été fécondées, auront avorté deux fois de suite sans cause apparente.

On n'exigera évidemment ni distinction, ni finesse de tissus, ni régularité harmonieuse des formes, attributs d'assez rares juments que l'on réservera jalousement comme poulinières. Ce principe de simple bon sens ne l'emporte cependant pas toujours, chez l'indigène, sur l'appât du bénéfice maximum. Aussi voit-on parfois tel éleveur exiger

le baudet pour une jument ayant du sang, de la finesse et ses papiers d'origine. Le chef de station devra faire des prodiges de persuasion pour éviter pareille mésalliance ; il n'y réussira pas toujours, et, s'il ne cède pas, le propriétaire, buté dans ses vues utilitaires, fera saillir sa jument par le baudet rouleur.

Quant au mulet de poids, de plus en plus recherché pour la traction agricole, comment l'obtenir au Maroc ?

On pourrait évidemment livrer au baudet catalan (ou poitevin) des juments françaises importées, du format convenable. L'expérience a été faite en Algérie, où des bretonnes ont donné des produits de 600 kilos. Mais ces juments d'importation reviennent très cher ; elles payent un lourd tribut à l'acclimatement, aux piroplasmoses, sont d'une alimentation délicate, exigent beaucoup de ménagements et n'ont qu'une fécondité restreinte.

Une formule beaucoup plus rationnelle consisterait à rechercher la production de bons moules mulassiers par le croisement de l'étalon breton avec des juments marocaines d'un ample format.

Ces étalons bretons existent déjà en certain nombre au Maroc. On en compte 10 aux Etablissements hippiques, 6 au Service de l'élevage, enfin quelques spécimens chez les colons.

Introduits pour essayer de créer une race de trait agricole, ils ont donné d'appréciables résultats, mais en nombre encore peu important.

Primitivement réservés aux juments françaises, ils furent aussi, depuis 1921, utilisés comme étalons de croisement. Dans les plaines fertiles du Gharb (région des Beni-Ahsen) et de la Chaouïa Nord, on trouve des juments indigènes ayant de la taille et du gros, et suffisamment d'ossature ; croisées avec le breton, elles donnent des produits d'un modèle amplifié, un peu décousus, mais déjà précieux par

leur poids. Parmi ceux-ci, les mâles, castrés, fourniraient de bons chevaux de culture ; les femelles, réservées à la production mulassière, donneraient, avec le baudet catalan ou poitevin, de forts mulets convenant mieux encore que le cheval à la traction agricole ou au gros charroi. Ces juments auraient sur celles d'importation l'avantage de coûter moins cher, d'être parfaitement acclimatées, plus rustiques, et de pouvoir fournir un travail plus régulier, sans gêne pour leurs fonctions de reproductrices.

Ci-joint la photo d'un mulet obtenu chez un colon de Boulhaut, avec un baudet catalan et une jument demi-sang breton-marocaine.

B) BAUDET.

1° *Baudets marocains.*

Pour la production des mules, il faut rechercher, dit Magne, les ânes les plus forts et en général les plus grands, ceux qui, par leur épaisseur, la largeur du poitrail, le volume des muscles, la longueur de l'encolure et l'ampleur de la croupe, s'éloignent le plus de la conformation générale de l'espèce. (Voir Magne, de la production du mulet.)

Ce type d'âne est assez rare au Maroc. Néanmoins, parmi les baudets rouleurs, employés comme mulassiers, on trouve, nous l'avons déjà dit, quelques sujets dont la taille dépasse 1 m. 25, de format relativement ample et à forte membrure, susceptibles de faire de bons reproducteurs. Nul doute que par une attentive sélection, jointe à une alimentation copieuse, on puisse donc obtenir de beaux exemplaires de la race indigène, qui, sur les baudets d'importation, auraient l'avantage d'une cherté moins grande, d'une parfaite adaptation au milieu et d'une incomparable rusticité.

Mais, dans l'état actuel des choses, ces sujets d'élite ne

Ci-joint la photo d'un mulet obtenu chez un colon de Boulhaut avec un baudet catalan et une jument demi-sang breton-marocaine.



Cette mule, de 1 m. 55 de taille et 21 centimètres de tour de canon, a été achetée 4.000 francs, en janvier 1932, par le comité de Ténara.

sont qu'une minorité, en regard des nombreux baudets d'étoffe réduite et de conformation plus ou moins défectueuse, qui font la monte dans les douars ou sur les souks.

En dehors de leurs médiocres qualités comme reproducteurs, ces baudets rouleurs, en tant que propagateurs fréquents de la dourine, constituent un danger sérieux pour l'élevage, et doivent faire l'objet d'une surveillance sanitaire des plus sévères.

Tout récemment encore (août 1931), un début d'épizootie se déclarait au sein d'une tribu, particulièrement orientée vers la production hippique, et le S. E. devait prendre des mesures draconiennes pour l'enrayer, éliminant par la castration plus des trois quarts des baudets livrés à la monte.

L'occasion fut d'ailleurs saisie de renforcer les règlements de police sanitaire concernant la dourine. L'arrêté viziriel du 21 juillet 1931 décida notamment que : seuls pourraient être livrés à la monte les baudets ayant fait l'objet d'une déclaration par leur propriétaire, et dûment autorisés par l'inspecteur de l'élevage.

Ces baudets autorisés seront marqués à l'oreille gauche d'un bouton métallique (modèle spécial) et soumis à une visite sanitaire bi-mensuelle, dont les résultats devront être inscrits sur une carte individuelle remise au propriétaire de l'animal. La monte ne peut plus avoir lieu que sur les marchés (souks), ce qui facilitera la surveillance. Les baudets ne doivent pas saillir d'ânesses, à l'exception de celles qui seront inscrites sur le Livre de contrôle (nouvellement ouvert, nous en parlerons plus loin). Enfin, les propriétaires sont tenus de marquer aux ciseaux, sur la croupe à droite, toute jument ou ânesse saillie par un baudet, et celles-ci ne peuvent être admises, la même année, à la saillie d'un étalon de l'Etat.

Il n'est pas sûr que ces mesures, à supposer même qu'elles fussent rigoureusement appliquées, soient d'une absolue efficacité. Car rien n'est plus difficile que de dépister par simple examen clinique la dourine chez le baudet. Seul un examen de sang (épreuve de déviation du complément ou inoculation au lapin), pratiqué systématiquement sur tous les baudets rouleurs (et ils ne sont pas tellement nombreux dans chaque circonscription), permettrait de préciser leur état sanitaire et d'éliminer la totalité des malades. Il resterait encore à faire subir à chacun des baudets reconnus indemnes et autorisés à faire la monte, un traitement préventif (injection de naganol, par ex.) renouvelé périodiquement.

2^e Baudets importés.

a) *Baudet catalan*. — Le baudet catalan, très réputé comme améliorateur, a déjà fait ses preuves au Maroc, où il s'acclimata relativement facilement et s'allie volontiers à la jument indigène, donnant avec elle, pour peu qu'on choisisse convenablement celle-ci, d'excellents mulets, tranchant nettement par leur taille et leur ampleur sur le type commun.

Mais ce baudet revient cher, et, en raison de sa rusticité inférieure à celle de son frère marocain, nécessite des soins spéciaux. Il est fréquemment atteint de plaies d'été et il est assez sujet aux rhumatismes et à la fourbure chronique.

Ses caractères : D'après Rossel I Vila, professeur de zootechnie à l'Ecole d'agriculture de Barcelone, le baudet catalan représente le prototype de la race asine européenne. De la Catalogne, centre initial de production, il se serait répandu aux Baléares, en Italie, vers l'ouest de l'Espagne, enfin vers la Gascogne et le Poitou, se transformant plus ou moins selon les divers milieux, et subissant aussi l'influence de divers croisements.

Son centre principal de production et d'élevage est la plaine de Vich, dans la province de Barcelone.

C'est une race hypermétrique, dont la taille oscille de 1 m. 40 à 1 m. 60 (les représentants acquis par le S. E. sont parmi les plus petits, ils ne dépassent guère 1 m. 40 à 1 m. 42), à tendance longiligne, à front large et légèrement convexe, à extrémités plutôt fines, à pelage court. La robe est noire ou brune dans son ensemble, et elle présente toujours, au pourtour des yeux et au chanfrein, une zone blanche (ou fauve clair) bordée d'une nuance marron, ainsi que des tons gris argentés plus ou moins étendus aux

ars, au ventre et à la face interne des cuisses. La musculature est assez développée, le dos droit en général, mais quelquefois un peu long et mou ; les reins sont amples, bien soudés à la croupe « en amande », le corps cylindrique, le thorax volumineux, les membres robustes, avec de fortes articulations.

Ce baudet se distingue enfin par son tempérament vif et son ardeur génésique. Il saillit en général très facilement les juments, et, pour lui, sauf exceptions, point n'est besoin des artifices utilisés en Poitou. Cet abandon de préférences naturelles est peut-être, ainsi que le pense Trouette, une conséquence de l'hérédité. Depuis les temps les plus anciens on se livre en effet en Espagne et aux Baléares à la production du mulet, et il est possible que cette pratique ancestrale ait peu à peu développé l'attirance sexuelle entre le baudet et la jument.

b) *Baudet andalou*. — Le baudet andalou, provenant d'une région d'Espagne dont le climat est analogue à celui du Maroc, doit s'acclimater ici plus facilement que le catalan.

Il est de robe généralement grise, quelquefois tourde. Il est peut-être moins harmonieux dans ses formes que le baudet de Vich, mais il est plus rustique, plus flegmatique, plus endurant. En Espagne on l'estime beaucoup pour la production de mulets de grande taille, très aptes aux travaux des champs.

Il serait à essayer au Maroc.

c) *Baudet du Poitou*. — Le baudet du Poitou se distingue surtout par son volume et par son poids, qui lui ont valu le qualificatif de « grosse espèce ou grosse race ». Sa

taille varie de 1 m. 35 à 1 m. 50 ; son poids, de 250 à 410 kilos. Il est de conformation massive, médioligne. Le profil de la tête est droit. Ses extrémités épaisses, tête forte avec un bout du nez large, oreilles longues, volumineuses et bordées de franges (« cadenettes »), membres très garnis de poils et à sabots développés, lui donnent une physiologie bien spéciale et une sorte de facies acromégalique. L'encolure est puissante, le dos droit, le rein bien soudé,

Ci-joint, la photo d'un de ces reproducteurs, affectés à la ferme d'élevage de Khémisset.



Maxim's, baudet du Poitou.

Père : *Gaspard* ; mère : *Marguerite* (inscrits au Stud Book).

Age : 4 ans.

Robe : bai brun.

Taille : 1 m. 38.

Tour de poitrine : 1 m. 45.

Tour de canon : 0 m. 21.

Largeur du sabot : 9 centimètres.

la croupe large et arrondie. Le pelage est long, grossier, hirsute et ondulé ; il constitue, sous l'appellation locale de « parure », une des caractéristiques de la race, faisant la fierté des éleveurs.

La robe est de fond noir ou brun, comme celle de l'âne catalan, marquée de gris argenté autour du nez et des yeux, à l'ars, au ventre et à la face interne des cuisses.

Type remarquable d'une race longuement sélectionnée, le baudet poitevin est un améliorateur de premier ordre, donnant du gros à tous ses produits. Ses qualités de raceur lui ont valu de se répandre dans tous les pays producteurs de mulets et d'y acquérir grande renommée, notamment aux Etats-Unis, où il fut importé en masse pendant toute la fin du xix^e siècle et servit, de concert avec le catalan, à améliorer les races asines autochtones.

Essayé il y a déjà longtemps en Algérie-Tunisie, il y donna des mulets de poids ; mais, comparativement au baudet de Vich, on lui a reproché son acclimatement plus difficile, sa rusticité moindre, son tempérament plus lymphatique, enfin son peu d'ardeur à la saillie. On ne l'en a pas moins exporté jusqu'au Soudan (en 1900) et, à plusieurs reprises à Madagascar (notamment en 1920), mais nous ignorons comment il se comporta sous ces climats, tellement différents de son milieu d'origine.

Au Maroc, pour la première fois à notre connaissance (en 1931), un essai vient d'être tenté à son égard. Plusieurs baudets du Poitou ont été achetés par le S. E. ainsi que par les S. I. P. L'expérience mérite d'être suivie avec le plus grand intérêt, puisque de ses résultats dépend l'ouverture d'un nouveau débouché pour nos éleveurs poitevins.

Races croisées.

Le baudet catalan, croisé avec de belles ânesses marocaines, a donné d'excellents résultats.

Des essais dans ce sens ont été tentés notamment à Settat, où le Vétérinaire Inspecteur de l'Elevage de la circonscription a, depuis sept ans (soit depuis 1924), obtenu onze baudets, dont huit 50 % et trois 75 %. Ces baudets croisés catalans-marocains ont été livrés aux colons de la région; en vue de la production mulassière et se sont affirmés très bons géniteurs. Un de ces éleveurs, à Foucauld (M. Tampiér), possède actuellement 80 mulets issus d'un de ces baudets demi-sang, acheté 450 francs à l'âge de deux ans. Tous ces mulets sont d'une taille variant entre 1 m. 45 à 1 m. 47 et d'une conformation remarquablement homogène.

Ci-joint la photo d'un des baudets catalans affectés à l'Etablissement Hippique de Témara.



Coquet, baudet catalan.

Age : 7 ans.

Robe : bai brun.

Taille : 1 m. 36.

Ces baudets demi-sang sont intéressants à plus d'un titre :

1° Leur prix est bien inférieur à celui d'un catalan : 450 francs au lieu de 4 à 5.000 francs.

2° Nés et élevés dans le pays, ils y sont parfaitement acclimatés. Moins délicats, moins sensibles aux plaies d'été, ils s'entretiennent en meilleur état, avec moins de soins.

3° Plus ardents à la saillie, ils se montrent aussi plus prolifiques. Les éleveurs qui en utilisent estiment à 90 % leur pourcentage de production ; alors que celui des catalans n'atteindrait que 40 à 45 %.

4° Leurs produits ont moins de taille, mais sont plus épais, plus ouverts dans leur devant, en un mot plus râblés que les mulets fils de catalans.

5° Enfin leurs produits se distingueraient encore par une plus grande rusticité, et, grâce à leur peau moins fine, seraient moins sujets aux blessures de harnachement.

Pour toutes ces raisons, les colons qui se livrent à la production mulassière apprécient au plus haut point le baudet demi-sang, et le recherchent systématiquement en réservant le baudet catalan à des ânesses marocaines sélectionnées.

Il semble que ce soit là une formule d'élevage à la fois économique et heureuse en ses résultats.

Alimentation

Mais, ce n'est pas tout que de faire intervenir des géniteurs de choix.

Une méthode de reproduction, si judicieuse qu'elle soit, ne suffit pas à améliorer une race, si, d'autre part, on ne modifie pas l'action toute puissante du milieu, dont cette race est l'expression.

Or, si le mulet marocain est en général petit, chétif,

étriqué, c'est qu'à l'exemple des autres races domestiques du Maroc, il est le fruit d'un élevage fruste et fataliste, particulièrement insouciant des questions d'alimentation, ce facteur primordial qui régit la taille et le poids des animaux.

Sous ce climat heurté, que caractérise, succédant aux pluies automnales ou printanières, une longue période de sécheresse, les pâturages offrent des ressources fourragères excessivement variables en abondance comme en qualité. Dès le mois de juin, c'est ordinairement la disette qui commence pour les animaux herbivores. Sans le secours d'aucune réserve fourragère, pratique totalement méconnue des indigènes, ils devront attendre jusqu'en novembre ou décembre, ou parfois plus tard encore, l'herbe aqueuse et laxative que les premières chutes d'eau feront pousser.

Aussi, en dépit de sa puissance digestive, qui le fait s'accommoder des végétaux les plus grossiers et lui permet de tirer parti des substances les moins nutritives, le mulet n'échappe pas au sort commun. Souffrant souvent déjà dès sa vie foetale, chez une mère dont la nourriture est irrégulière et que, parfois le travail épuise; insuffisamment allaité pendant les mois d'été brûlant, par une nourrice à laquelle l'herbe fait défaut et dont l'abreuvement même laisse à désirer; continuant enfin, pendant toute sa croissance à subir le manque d'abri et les privations alimentaires, il ne saurait véritablement acquérir ni taille satisfaisante, ni développement heureux des formes corporelles; rien de sûr ne lui échoit, en somme, qu'une incomparable rusticité.

Mais, que les conditions d'alimentation s'améliorent pour lui et pour sa mère; qu'un complément de fourrage et d'orge et qu'un simple abri viennent, pour eux, à la fois suppléer aux déficiences de la nourriture naturelle et atténuer les rigueurs du climat, on verra aussitôt cet animal

se transformer et contraster avec le type ordinaire, par sa taille, sa force et l'ampleur de son corps.

L'amélioration du mulet marocain, comme celle de toute race domestique de ce pays, est donc tributaire, au plus haut point, d'une question d'alimentation.

C'est dire qu'en définitive, si on peut la favoriser par la sélection des reproducteurs, leur croisement, ou l'importation de géniteurs de choix, elle reste liée à l'essor agricole général du pays, et dépend de la conversion, très lente et difficile, de l'indigène à nos méthodes rationnelles d'élevage.

Contrôle de la production mulassière

Le Service de l'Elevage vient de décider (en septembre 1931) l'ouverture d'un Livre de contrôle de la production mulassière, où pourront être inscrits les meilleurs reproducteurs, baudets, ânesses, juments, agréés par une Commission nommée à cet effet.

Cette inscription permettra de dresser l'inventaire des ressources actuelles du Maroc.

Par la description des divers types, méthodiquement classés, ce Livre constituera en même temps un moyen d'enseignement, une formule directrice pour les éleveurs, et pourra faciliter la coordination de leurs efforts.

Conditions d'inscription

Ce Livre comprendra plusieurs sections :

Section A. — Baudets.

Sous-sections : Type marocain.

Races importées.

Races croisées.

Section B. — Anesses.

Sous-sections : Type marocain.
Races importées.
Races croisées.

Section C. — Juments mulassières.

Sous-sections : Type marocain.
Races importées.
Races croisées.

Les conditions exigées pour l'inscription sont les suivantes :

- 1° bon état de santé et d'entretien ;
- 2° bonne conformation générale ;
- 3° hauteur au garrot minima : 1 m. 35 pour les baudets.
1 m. 30 pour les ânesses.

L'inscription, qui sera rendue publique par son insertion dans la feuille d'information, ne comporte aucun engagement de la part du propriétaire de l'animal, qui restera libre d'en disposer à sa guise.

Seuls seront admis à prendre part aux concours de primes d'encouragements à l'industrie mulassière qui pourront être éventuellement organisés, les animaux inscrits au Livre de Contrôle.

CARTES D'ORIGINE.

D'autre part, il a été décidé que, dans chaque station de monte comme dans chaque inspection d'élevage, seront dorénavant tenus des registres de saillies pour les baudets et des registres de naissance pour leurs produits, du même modèle que les registres déjà employés en matière de production chevaline.

Des cartes d'origine seront établies pour les muletons, comme pour les poulains.

Ces registres de saillie et de naissances permettront de contrôler plus efficacement que par le passé l'emploi des baudets géniteurs, leur fécondité, ainsi que l'aptitude mulassière des juments.

Les cartes d'origine permettront de suivre la production, donneront une plus-value aux muletons « fils de la Remonte » et, pour l'éleveur, constitueront un motif de plus de s'adresser à nos stations.

Encouragements

Enfin, la sollicitude croissante des pouvoirs officiels à l'égard de la production mulassière semble vouloir se manifester aussi sous la forme de concours, analogues à ceux qui ont déjà lieu chaque année pour l'espèce chevaline, et qui seraient l'occasion de distribuer des prix en argent aux meilleurs reproducteurs présentés (baudets, ânesses, juments suitées de muletons).

Un concours de ce genre a eu lieu, pour la première fois au Maroc, en septembre 1931, dans la région des Zemmours.

Le S. E. ne disposait que de crédits très modiques, une somme de 2.000 francs, qui fut répartie par moitié entre les centres d'élevage de Khémisset et de Tedders.

La commission de distribution des prix était composée de cinq membres : le chef du contrôle civil des Zemmours, président ; le Vétérinaire Inspecteur de l'élevage de la circonscription ; un officier des Remontes et Haras marocains ; un éleveur européen, membre de la coopérative d'élevage des Zemmours ; un notable indigène.

En plus des opérations de recensement et de classement, cette commission procéda à la distribution de cartes de saillies nouveau modèle, ainsi qu'à celle de cartes d'origine

aux muletons, lesquelles constituaient, comme nous l'avons déjà mentionné, une heureuse innovation.

Voici, au reste, le détail des opérations :

	Khémisset	Tedders
Nombre de juments pleines et suitées, sans cartes de saillie.....	250	320
Nombre de juments pleine, avec carte de saillie	27	35
Nombre de juments pleines et suitées, avec cartes, retenues pour concourir	24	14
Nombre de cartes de saillie nouveau modèle distribuées.....	27	35
Nombre de cartes d'origine distribuées aux muletons	24	14

Dans chacun des deux centres, les 1.000 francs de prix ont été répartis de la façon suivante :

1 prix de 200 francs.....	200 francs.
3 prix de 150 francs.....	450 —
2 prix de 100 francs.....	200 —
3 prix de 50 francs.....	150 —

Total..... 1.000 francs.

Il n'a été distribué de prix qu'à des juments suitées. En principe, les baudets pouvaient également prétendre à des récompenses, mais il n'en fut point présenté.

Sans doute conviendrait-il, à côté des deux espèces souches, de primer aussi leurs produits, c'est-à-dire les muletons de 2 et 3 ans.

Mais il ne s'est agi, pour cette fois, que d'un modeste essai. Il est à souhaiter que ces exhibitions deviennent systématiques, régulières, dotées de prix plus importants

et aussi qu'elles s'étendent à toutes les circonscriptions où l'élevage du mulet, intéressant de longue date l'indigène, et, de plus en plus, le colon, est susceptible de perfectionnements dans ses méthodes, et d'amélioration dans ses résultats.

Leur programme peut en effet servir de guide aux éleveurs, et l'épreuve en elle-même constituer pour eux une excellente leçon pratique, contribuant à divulguer les qualités de race et la meilleure conformation à rechercher pour les géniteurs, ainsi qu'à faire connaître les produits assurés du débouché le plus intéressant.

Enfin, les récompenses distribuées, outre leur intérêt purement pécuniaire pour les indigènes, ne peuvent que susciter entre eux une très salubre émulation.

Résumé et Conclusion

L'industrie mulassière est connue en Afrique du Nord depuis la plus haute antiquité.

Ainsi, au Maroc, le mulet a de tout temps intéressé l'indigène, qui l'utilise comme monture, comme bête de somme et comme animal de trait, appréciant au plus haut point, particulièrement en montagne et dans les régions les plus pauvres, ses rares qualités de sobriété, d'endurance, de force et d'agilité.

Mais son élevage facile, peu coûteux, entraînant peu de risques et procurant de réels bénéfices, s'est surtout développé depuis le début de notre conquête, en raison des prix constamment ascensionnels que lui assuraient des débouchés toujours plus nombreux dans la colonisation et dans l'armée.

Au cours des quinze dernières années, la population mulassière du Maroc s'est accrue de plus de 50.000 têtes, passant de 42.000 en 1916 à 92.000 en 1930 et 100.000 en 1931.

De 1913 à 1930, les troupes d'occupation ont, à elles seules, consommé plus de 22.000 mulets.

Le prix moyen d'un mulet du pays était, en 1913, de 6 à 700 francs ; en 1930, il est monté à 3 et 4.000 francs !

Mais le mulet indigène, produit sans méthode, élevé sans soins, mal nourri, est en général de petite taille et de conformation étriquée. Aussi ne convenait-il, ni pour le colon,

ayant besoin d'un tractionneur de poids, ni pour l'armée, exigeant des animaux de bât particulièrement robustes et râblés.

Le problème se posait donc de l'améliorer, c'est-à-dire de donner à la production du pays : un peu de taille et surtout de la masse et de l'ampleur.

Cette amélioration fut entreprise, dès 1912, par le Service de l'Elevage, qui pensa l'obtenir par l'introduction de baudets géniteurs de choix. On fit appel au baudet catalan, d'acclimatement assez facile au Maroc, et réputé aussi bien pour ses qualités de conformation que pour sa puissance héréditaire.

Ces baudets de race, d'un prix de revient élevé, furent répartis dans les stations de monte des Etablissements hippiques ; quelques-uns furent confiés à des colons ; d'autres furent conservés dans les fermes d'élevage du Protectorat. Ils eurent un grand succès auprès des éleveurs, tant européens qu'indigènes.

Malheureusement, on ne pouvait leur donner, d'une façon générale, que le rebut des juments présentées aux stations, les meilleures de celles-ci étant, à bon droit, réservées à la production chevaline, et livrées aux étalons.

L'importance de la jumenterie du Maroc, évaluée à 130.000 têtes, devrait cependant permettre de fournir de bonnes juments à la fois aux étalons et aux baudets, donc de poursuivre parallèlement les améliorations hippique et mulassière.

Mais nos chefs de station se heurtent dans la pratique à de nombreuses difficultés, les unes inhérentes à l'ignorance et à l'incurie des indigènes, les autres, au mauvais état général des juments, ou à leur pénurie éventuelle, limitant ou excluant le choix, et motivant à l'égard des mulassières une indulgence de principe.

Par ailleurs, les conditions stagnantes de l'élevage indi-

gène, le manque de soins et l'irrégularité de l'alimentation, plus souvent déficiente que normale, devaient fatalement exercer leur action néfaste et rendre quelque peu illusoire les résultats escomptés.

Devant l'insuffisance de ceux-ci, le Service de l'Élevage songe à intensifier son action directrice. Fin 1931, il vient d'ouvrir un Livre de Contrôle de la production mulassière; de décider l'établissement de cartes d'origine pour les muletons; enfin, d'innover des Concours de primes aux meilleurs reproducteurs.

Quoi qu'il en soit, dans l'état actuel des choses, le mulet marocain n'a pas encore acquis, du moins pour l'ensemble de la production, les qualités qui pourraient lui assurer, soit dans l'armée, soit chez le colon, un débouché important et régulier.

Les sujets bien réussis et d'un bon développement corporel sont encore des exceptions que les éleveurs indigènes conservent jalousement pour leurs besoins personnels et qu'on cherche presque toujours vainement sur les marchés.

Les comités d'achat des Remontes ont notamment les plus grandes difficultés à trouver dans la production locale les forts mulets de bât nécessaire à l'artillerie, et n'y trouvent même pas en nombre suffisant le bon mulet ordinaire, type infanterie. Il ne leur reste qu'à s'approvisionner en mulets d'origine espagnole, que des maquignons importent par centaines, fournissant également aux entrepreneurs et aux colons les mulets de trait nécessaires à la culture et au charroi.

En un mot, la situation actuelle de l'élevage mulassier du Maroc est donc encore bien loin de pouvoir satisfaire aux besoins de la consommation.

Si l'on ne veut rester tributaire de l'Espagne, il est donc plus opportun que jamais de diriger et de stimuler par tous les moyens possibles l'amélioration de ce précieux animal,

aussi bien chez l'Européen que chez l'indigène, en n'oubliant pas que si cette amélioration dépend pour beaucoup d'un choix judicieux des géniteurs, elle reste néanmoins dominée, comme celle de toute race domestique, par l'importance du facteur *alimentation*.

Facteurs d'amélioration du mulet marocain

Nous avons essayé de schématiser ainsi qu'il suit le programme de cette amélioration :

A. — EMPLOI DE GÉNITEURS APPROPRIÉS :

a) à la production du mulet de bât pour l'armée :

1° *Choix des mères* : La jument marocaine, dont l'aptitude mulassière est certaine (elle donne un fort pourcentage de production), convient parfaitement à la production d'un bon mulet de bât, pas très grand (de 1 m. 45 à 1 m. 50), mais extrêmement rustique, robuste, et agile, à la condition qu'on la choisisse : de taille moyenne, ample de conformation, bien membrée, en bon état.

2° *Choix des pères* : Le baudet marocain sélectionné, d'une taille de 1 m. 25 à 1 m. 30, si possible, assez étoffé, bien nourri, vigoureux et prolifique, donnera, avec la jument indigène bien choisie, de bons mulets type infanterie, participant à l'incomparable rusticité des deux souches.

Le baudet catalan, plus grand (1 m. 40 à 1 m. 45 — mais il n'y a pas intérêt à le choisir au-dessus), plus important de corps et mieux membré, pourra fournir les mulets d'un modèle plus sérieux nécessaire à l'artillerie; mais c'est un géniteur de luxe, d'un prix de revient élevé, moins rustique que le marocain et nécessitant des soins spéciaux.

Le baudet andalou, très estimé en Espagne pour la pro-

duction mulassière, doit également convenir au Maroc et sans doute encore mieux que le catalan, car, provenant d'un pays plus voisin, il doit s'acclimater plus facilement.

Enfin le baudet catalan-marocain (ou andalou-marocain), issu du croisement à 50 % du baudet espagnol avec l'ânesse marocaine, a sur les géniteurs importés l'avantage d'être né dans le pays, donc parfaitement adapté. Il est d'un prix de revient modique (450 francs environ); il est plus rustique, plus prolifique, et donne des produits généralement plus râblés.

b) à la production du mulet de trait pour l'agriculture :

1° *Choix des mères* : *Juments de demi-sang* obtenues par le croisement de l'étalon breton avec la jument marocaine.

2° *Choix des pères* : Baudet catalan,
Baudet andalou,
Baudet catalan-marocain 50 %,
Baudet andalou-marocain 50 %,
Baudet du Poitou.

Ce dernier, excellent améliorateur et donnant du mulet de poids, passe pour être malheureusement d'un acclimatement difficile en Afrique du Nord. Il est en outre d'un emploi un peu délicat, notamment chez l'indigène, en raison de sa froideur à l'égard de la jument.

B. — AMÉLIORATION DES CONDITIONS D'ALIMENTATION.

Celles-ci sont sous la dépendance :

de l'enrichissement agricole général du pays (irrigation du sol, création et entretien de prairies) ;

de l'éducation des indigènes en matière d'élevage (récoltes et réserves fourragères, abreuvement, abris, etc...).

C. — ENCOURAGEMENTS OFFICIELS OU PRIVÉS.

La Direction de l'Élevage encouragera la production mulassière et son amélioration par tous les moyens classiques :

Achat de baudets géniteurs de choix (trop chers pour être acquis par les éleveurs indigènes).

Gratuité de la saillie.

Autorisation obligatoire des baudets rouleurs, qui feront en outre l'objet d'une

Etroite surveillance sanitaire (dourine) ;

Délivrance de cartes d'origine ;

Inscription au Livre de Contrôle ;

Concours de primes aux reproducteurs mulassiers ;

Maintien d'un prix rémunérateur pour le mulet de choix nécessaire à l'armée (Direction des Remontes) ;

Sociétés indigènes de prévoyance et syndicats d'élevage.

Enfin, en dehors de l'initiative des Sociétés indigènes de prévoyance, qui, chaque année, se manifeste heureusement par l'achat de nouveaux baudets étalons, et constitue déjà pour les éleveurs de mulets un sérieux appoint, il est souhaitable de voir se développer l'action de Syndicats ou Coopératives d'élevage, encore trop peu nombreux. Ceux-ci, avec l'aide financière et sous le contrôle de l'Administration, associant les efforts des éleveurs dans la meilleure voie et poursuivant avec persévérance l'éducation professionnelle des indigènes, contribueraient à assurer l'efficacité de ce programme d'amélioration et à enrichir la production mulassière du Maroc, en nombre et en qualité.

Vu : *Le Président,* Vu : *Le Doyen de la Faculté,*

TANON.

BALTHAZARD.

Vu et permis d'imprimer,

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,

CHARLETY.

Bibliographie

Archives du Service de l'Élevage (Rabat).

Archives de la Direction du Service Vétérinaire (Rabat).

Archives des Établissements Hippiques (Rabat).

Annuaire de Statistique générale du Maroc.

BONNEFOY. — Etudes sur les prix comparés du travail exécuté par les équins et les bovins. (*L'Éleveur Nord-Africain*, numéro du 5 mars 1928.)

DECHAMBRE. — *Zootecnie générale* (Les Equidés).

DIFFLOTH. — *Anes et mulets.*

GSELL. — *Histoire générale de l'Afrique du Nord.*

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (H.). — *L'élevage dans l'Afrique du Nord.*

MAGNE. — *Races chevalines et leur amélioration.*

MARTIN. — Les Établissements hippiques du Maroc. (*Thèse de doctorat vétérinaire, 1928.*)

MATHALY. — *Diagnose de l'âge du cheval et du mulet.*

SAUSSEAU. — *L'âne, les chevaux mulassiers et la mule du Poitou.*

SPINDLER. — Problème des grands attelages agricoles. (*In Sport Universel*, années 1931 et 1932.)

TROUETTE. — *L'industrie mulassière en Algérie.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	9
PREMIÈRE PARTIE :	
<i>Chapitre premier.</i> — L'âne marocain.....	11
<i>Chapitre II.</i> — La jument mulassière du Maroc	21
<i>Chapitre III.</i> — Le mulet marocain.....	27
<i>Chapitre IV.</i> — Le mulet dans l'armée.....	37
DEUXIÈME PARTIE :	
<i>Chapitre V.</i> — L'amélioration du mulet marocain	71
<i>Chapitre VI.</i> — Situation actuelle de l'élevage mulassier au Maroc. Nécessité d'encourager son amélioration.....	89
<i>Chapitre VII.</i> — Programme d'amélioration du mulet marocain.....	95
RÉSUMÉ ET CONCLUSION.....	113

